
SE TAIRE
FAIRE

ESSAI

sur la

PHILOLOGIE SLAVE

Paris. — Imp. de Maulde et Renou, rue Bailleul, 9-11. 1365

ESSAI

SUR

LA PHILOLOGIE SLAVE

ET SUR

L'INFLUENCE POLITIQUE ET RELIGIEUSE

QUI L'A DIRIGÉE

PAR M. D. S.......K,
Schoeppingk

AVEC UN AVANT-PROPOS

Par M. H.-C.-L. LANDRIN fils.

PARIS

A. FRANCK, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

COMMISSIONNAIRE POUR L'ÉTRANGER,

69, rue Richelieu.

LEIPZIG, MÊME MAISON.

1846

AVANT-PROPOS.

Parmi les questions géogéniques, celles qui se rattachent à l'histoire des premières races humaines ont depuis longtemps le pouvoir d'exciter vivement la curiosité. Tandis que les géologues arrachent aux diverses formations de la croûte du globe, des fossiles placés d'étage en étage sous les roches terrestres, et s'en servent comme de médailles naturelles pour écrire l'histoire des races d'animaux qui ont précédé l'apparition du premier homme, quelques savants laborieux prennent pour point de départ cette apparition, et vont chercher sur les continents les traces de la dispersion des hommes, afin de les ramener, en idée, à une seule et primitive famille, partie, comme on le sait, d'une contrée de l'Asie.

Le but est élevé, car il ne tend à rien moins qu'à remonter à l'origine des choses; il est vaste, car il mène forcément à embrasser dans les recherches la presque univer-

salité des sciences humaines. Les philosophes naturalistes ont à s'occuper de réunir sous un même facies la couleur et la forme si diverses des visages humains ; le linguiste a pour devoir d'étudier dans leurs racines et dans leurs syntaxes les nombreuses et différentes langues des peuples du monde et de les ramener au langage primitif, jusqu'à présent presque entièrement inconnu.

On conçoit avec quelle diversité d'opinions tous ceux qui se sont mis à l'œuvre ont dû manier et remanier le thême donné ; quelles influences particulières ont pu égarer tant d'esprits supérieurs tendus vers l'inconnu. Aussi ne faut-il pas s'étonner que, dans la linguistique, par exemple, Pezron (1) ait placé la langue celtique à la tête des langues anciennes ; Webb se soit fait, dans ce sens, l'avocat des Chinois ; Astarloa et Sorreguieta aient défendu les droits prétendus de la langue basque (2). N'avons-nous pas lu

(1) Antiquités des Celtes, Paris, 1704.

(2) Apologie de la langue basque, Madrid, 1803 ; Semaine espagnole basque, Madrid, 1804.

le curieux ouvrage de Goropius Becanus (1), dans lequel ce pauvre et original flamand donnait à la langue de son pays l'honneur d'avoir été parlée dans le Paradis terrestre.

L'auteur de l'Essai qui va suivre n'a pas eu une prétention si élevée : il s'est bien donné de garde d'entrer dans le vaste champ des conjectures. Mais dans l'arène ouverte aux investigations des savants, il a cru devoir apporter son petit contingent de connaissances et lever un coin du voile qui couvre encore l'histoire d'un peuple ancien, nombreux et trop peu connu : il s'est occupé de la Philologie slave.

L'histoire des peuples est intimement liée à celle de leur langue. Lorsque l'empire latin, cet immense colosse qui donnait trop d'étendue à ses forces, tomba dans une décrépitude anticipée, l'idiome suivit le sort de l'empire et se ressentit de sa décadence ; le quatrième siècle n'offrait déjà plus la douce et nerveuse éloquence de Tullius, ni la profon-

(1) Origines Antuerpianæ; Anvers, 1569.

deur sublime de Tacite, ni la fluide et vigoureuse facilité de César ; la langue, si brillante et si pure sous Auguste, disparut enfin lorsque s'accomplit cette prodigieuse révolution politique qui, changeant la face du monde, détruisit l'empire des Césars, et créa des ruines de leur pouvoir des états nouveaux et indépendants.

Le sort de la race slave a plusieurs points de ressemblance avec celui de la race romaine. Occupant de toute antiquité un vaste territoire de l'Asie, elle fut soumise à de nombreuses vicissitudes; et souvent conquise, elle subit presque sans cesse l'esclavage, et se livra probablement à de nombreuses et partielles émigrations pendant lesquelles elle laissa chez les peuples qui l'accueillirent des traces de son passage, si l'on en juge par les étymologies. Mais cette puissante nation qui, trop à l'étroit chez elle, avait épandu sa population surabondante sur les royaumes environnants, se vit bientôt envahie de toutes parts. C'est alors que fatiguée de persécutions et lasse d'un esclavage séculaire, elle émigra en masse et vint chercher chez les enfants

du Nord le premier bienfait de la Providence : la liberté.

Cette migration gigantesque d'un peuple entier qui, trop à l'étroit ou trop malheureux chez lui, s'épandait chez ses voisins comme un torrent qui déborde, s'est souvent retrouvée dans l'histoire, depuis la marche des tribus d'Israël, affrontant pendant des années l'haleine brûlante du désert. Déjà, sans Marius, Rome succombait sous les hordes barbares des Cimbres et des Teutons ; et César tentait en vain de sauver les Gaules de l'invasion des Francs. Plus tard, Alaric, roi des Goths, et Attila, le fléau des peuples, arrivaient en conquérants jusque sous les portes de Rome ; enfin l'empire du monde s'effaça devant les hordes d'Herules d'Odoacre, et se courba sous l'effort de Théodoric, à la tête des Ostrogoths; les Slavons, à leur tour, remontèrent le Danube et vinrent s'abattre sur l'immense territoire qui s'étend entre la Méditerranée et la mer Baltique.

On sent combien d'incertitude règne sur les premiers temps et sur les progrès des Slaves ; leurs sciences étaient obscures ; ils

ne connaissaient les autres peuples du globe que sous quatre dénominations, qui se ressentaient de ces siècles d'ignorance et de barbarie.

Ceux qui parlaient le même idiome qu'eux recevaient le nom de *Slaves*, du mot *slava*, gloire, ou plutôt du mot *slovo*, verbe.

Les peuples qui les opprimaient étaient désignés sous le nom de *Vlaki*; c'étaient les *Valaks* et les *Latins*.

Ceux qui ne parlaient point leur langue, particulièrement les Allemands, recevaient le nom de *Nemsis*, de *niem*, muet.

Enfin, sous le nom de *Tchouds*, ils comprenaient les peuples qui leur étaient inconnus, sous le rapport du langage, des mœurs et du culte.

Quant à eux-mêmes, s'il faut en croire certains Slavistes, ils formaient trois grandes tribus, fondées par trois frères : *Russ*, *Tchech* et *Lech*. Ces trois frères étaient sortis des Illyres. Russ se serait établi en Russie; Tchech serait le père de la Bohème, et les Polonais descendraient de Lech. Ce qui est certain, c'est que les noms de ces trois frères

se sont conservés jusqu'à nos jours, et que les trois contrées désignées y ont puisé les dénominations qui les distinguent.

Suivant Dobrowski, dans les quatre grandes races qui composent tous les peuples de la terre, c'est à celle des Indo-Européens qu'appartiennent les Slaves. De cette souche générale sortent cinq branches qui sont les Asiatiques, les Européens, les Thraciens, les Celtes-Germains et les Vendes. Deux rameaux partent de cette dernière branche et forment les Lithuaniens et les Slaves.

Ce savant philologue divise les dialectes slaves en orientaux et en occidentaux.

Les premiers forment trois classes : 1° la Grande Russie, la Petite Russie et la Russie Blanche ; 2° les Bulgares ; 3° la Serbie et l'Illyrie, la Croathie et la Slavonie.

Les Occidentaux comprennent aussi trois classes : 1° les Polonais ; 2° les Tchechs, les Moraves et les Slovaques ; 3° les peuples de la haute et basse Lusace.

On peut juger de l'importance des Slaves par leur position actuelle.

Cinq gouvernements différents régissent

cette population éparpillée sur leurs territoires, ce sont : la Russie, la Turquie, l'Autriche, la Prusse et la Saxe, outre les deux petits gouvernements libres de Cracovie et de Montenegro.

Quatre cultes étendent sur elle leur puissance spirituelle : la religion gréco-slave, celle catholique, le protestantisme et le mahométisme, bien que les Slaves soumis à l'islamisme n'existent plus depuis longtemps comme race distincte. On trouve, en outre, une foule de schismes, dont nous ne parlons pas ici.

Les cinq gouvernements nommés ci-dessus réunissent, suivant Schafarjik, plus de 78 millions de Slaves ; savoir : 53,502,000 en Russie; 16,791,000 en Autriche; 2,108,000 en Prusse; 6,100,000 en Turquie; 60,000 en Saxe; 130,000 dans le gouvernement de Cracovie (1).

Que ces peuples si divisés aujourd'hui

(1) Si l'on veut entrer dans plus de détails, nous dirons que les 53,502,000 Russes se divisent en 35,314,000 Slaves pour la Grande Russie; 10,370,000 Petits-Russiens; 2,726,000 pour la Russie

soient sortis d'une même souche, soient partis d'un même foyer, c'est ce que l'affinité encore existante entre leurs différents idiomes semble prouver, indépendamment

Blanche ; 80,000 Bulgares ; 100,000 Serbes et Illyres, et 4,912,000 Polonais.

L'Autriche possède : 2,774,000 Petits-Russiens ; 7,000 Bulgares ; 2,594,000 Serbes et Illyres ; 801,000 Croathes ; 1,151,000 Slovenks ; 2,341,000 Polonais ; 4,370,000 Moraves et Tchechs, et 2,758,000 Slovaks.

La Prusse régit : 1,982,000 Polonais ; 44,000 Tchechs et Moraves ; 38,000 montagnards de Lusace, et 44,000 de la Basse-Lusace.

La Turquie gouverne 3,500,000 Bulgares et 2,600,000 Serbes et Illyres.

60,000 montagnards lusaciens appartiennent à la Saxe, et le gouvernement de Cracovie gouverne 130,000 Polonais.

Les cultes se répartissent ainsi :

Sont soumis à la religion gréco-slave : 33,314,000 Russes de la Grande-Russie ; 10,154,000 Petits-Russiens ; 2,376,000 Russes de la Russie Blanche ; 3,287,000 Bulgares, et 2,880,000 Serbes et Illyres.

2,990,000 Petits-Russiens suivent le rite de la religion unie.

Le catholicisme compte : 350,000 Russes de la Russie Blanche ; 50,000 Bulgares ; 1,864,000 Serbes et Illyres ; 801,000 Croathes ; 1,138,000 Slovenks ; 8,923,000 Polonais ; 4,270,000 Tchechs et Moraves ; 1,953,000 Slovaks, et 10,000 montagnards lusaciens.

13,000 Slovenks, 442,000 Polonais, 144,000 Tchechs, 800,000 Slovaks et 132,000 Hauts et Bas-Lusaciens sont protestants.

250,000 Bulgares et 350,000 Serbes appartiennent au culte de Mahomet.

de nombreux documents scientifiques qui viennent à l'appui de cette opinion. La langue-mère, celle d'où découlent ces idiomes, a été fidèlement conservée dans les livres sacrés, et nous est parvenue complète et pure, grâce aux efforts de Cyril; l'un des monuments anciens qui l'ont préservée de toute altération a même été longtemps possédé par la France, sans qu'elle s'en doutât longtemps. C'était une Bible écrite en caractères inconnus, sur laquelle nos rois prêtaient serment à leur sacre, et qui servit à cet usage depuis Louis IX jusqu'à la chute de la monarchie (1). La statuaire nous a conservé également le type du caractère de ce peuple : les bas-reliefs du Parthénon et de la colonne Trajane nous donnent exac-

(1) Suivant Alter, ce manuscrit existait à Constantinople en 1204. La reine Hélène de Serbie en aurait, dit-on, fait présent à saint Louis, que plusieurs historiens supposent être son père. Les plus anciens témoignages français sur ce livre remontent à 1617; ils se trouvent dans le Magasin Encyclopédique, à l'article intitulé : *Texte du Sacre*; il y est parlé de la belle exécution, de la riche reliure de cet ouvrage, garnie d'or et de pierres très précieuses. Il était divisé en deux colonnes, chacune d'elles écrite avec des caractères différents. En butte à

tement l'angle facial de cette race persécutée qui est, par une rare exception, parvenue jusqu'à nous dans toute sa pureté primitive. A côté de ces chefs-d'œuvre de l'art antique, on peut placer deux ouvrages qui sont remarquablement animés d'une grande pensée : c'est le Gladiateur mourant et le Remouleur, dont nous possédons une excellente copie due au talent des frères Keller, et qui se trouve dans le jardin des Tuileries. Dans l'expression de chacune de ces statues, on peut lire les périodes du drame qui les a inspirées (1).

toutes les suppositions, personne n'avait encore jeté de lumières sur cette espèce de Palladium des rois de France, lorsqu'en 1717 Pierre-le-Grand l'ayant examiné, déclara qu'il était composé de lettres slavonnes et de lettres grecques. Longtemps après, le célèbre voyageur Thomas Fordhill reconnut l'identité des caractères du manuscrit royal avec ceux glagoliques.

En faisant attention aux dates, on trouvera que l'époque à laquelle Hélène, qui appartenait au culte catholique, a pu faire don de cette Bible à saint Louis, est exactement celle de l'invention de l'alphabet glagolique. Un livre avait alors une grande valeur, et celui-ci devait être l'objet d'une haute curiosité. C'était probablement une traduction avec le texte en regard. Malheureusement il a disparu dans la sanglante catastrophe de 93, et fut livré aux flammes par les Vandales modernes.

(1) Notre musée possède, en outre, des bas-reliefs, des sta-

Mais de ce qu'une littérature et une langue ont résisté à l'action corrosive du temps ; de ce que les fragments d'un grand peuple se sont engloutis çà et là dans le vaste gouffre de la civilisation ; de ce que la nature a buriné, pour ainsi dire, sur le bronze de leur visage le type particulier qui les distingue du reste des hommes, s'ensuit-il qu'ils puissent reprendre leur nationalité et remonter au point central d'où ils sont partis en divergeant? Est-ce que la force de cohé-

tues et des antiquités, où il est facile de reconnaître des reproductions non équivoques du type slave. Tels sont ces *prisonniers barbares* qui, la tête courbée et le regard voilé, offrent l'expression du plus profond abattement. Ils suivent le vainqueur qui les arrache à leur pays, et leur faiblesse se peint jusque dans l'attitude de ce colosse aux larges épaules qui marche en proie, comme un enfant, à l'amertume de ses regrets. Là commencent les malheurs du Slave et les péripéties de ce lugubre drame dont le Remouleur est l'action, et le Gladiateur le dénouement.

Nous pourrions citer encore un bas-relief en porphyre qui se trouve à Venise, à l'entrée de la *Porta di oro* du Palais Ducal, représentant quatre chefs slaves; mais nous ne voulons point entraîner le lecteur dans une description circonstanciée de tous les chefs-d'œuvre de la statuaire qui ont rapport à ces peuples dispersés aujourd'hui pour toujours. Nous avons voulu seulement indiquer quelques traces de leur passage sur la terre, avant que leur nationalité fût effacée du globe.

sion existe encore quand les éléments sont séparés? Telle est la face politique de ce qu'on est convenu d'appeler la question slave. Nous nous garderons bien de l'aborder, incrédule que nous sommes, laissant à la voix formidable du temps le soin de réveiller sous la poussière des empires les débris qui y dorment depuis tant de siècles.

Le peuple juif a couvert le monde, et son unique livre est resté comme la plus ancienne chronique des âges primitifs; Rome a promené sur toute la terre connue ses aigles triomphantes, et a imposé sa littérature aux barbares vaincus. Le peuple de Dieu, celui des Césars, devaient être indestructibles, et cependant qu'est-il resté de tant de gloire? Pas même une nationalité. La Bible et le droit romain voilà ce qui surnage, ce qui survit au naufrage des deux plus grandes nations du globe, comme deux monuments impérissables formés d'intelligence, élément qui ne périt pas. La Bible se ressent de l'enfance du monde; le droit romain en peint l'âge mûr dans toute sa civilisation et son éclat. Les peuples tombent et disparaissent; à peine

quelques débris de leurs colysées perdus surgissent-ils de temps en temps sous le soc du laboureur ; mais leur littérature et leur langue les arrachent à l'oubli, et ce qu'on est convenu d'appeler leur gloire s'échappe des feuillets d'un livre pour éclairer leur histoire du reflet de ses ailes d'or.

Les diverses lois qui régissent aujourd'hui les Slaves dispersés sous tant de gouvernements, la différence des cultes qu'ils ont embrassés, rendent de jour en jour l'espoir d'une nationalité future plus difficile à réaliser. Un instant cette nationalité est restée suspendue aux lèvres de Joseph II, lorsque celui-ci hésita à prendre le titre d'empereur des Slaves ; mais le mot qui devait relever cette nation resta renfermé dans le cœur du souverain, et une espérance de plus fut éteinte pour longtemps (1).

Cependant, lorsqu'on étudie profondément la question, il est permis de croire que la solution du problème n'est pas où on la

(1) Voyez *du Slavisme en Bohème, par le comte Thun,* et l'*Église officielle et le Messianisme, par A. Mickiewicz.*

cherche généralement : si l'on considère qu'en retranchant les voyelles de n'importe lequel des dialectes slaves, on peut en former une langue commune, on comprendra que la diversité de ces idiomes tient à bien peu de chose, et qu'il ne manque peut-être qu'une grammaire raisonnée pour mettre chaque Slave à même de comprendre ses frères. C'est alors qu'on aurait commencé, d'une manière positive, le grand œuvre d'unité qui pourrait les réunir un jour.

C'est donc dans la langue que l'on doit chercher cette nationalité à laquelle s'attachent tant d'écrivains avec des moyens et dans des intentions si diverses. C'est aussi ce que l'auteur de cet opuscule s'est efforcé d'indiquer. Il a pensé qu'à défaut de cette nationalité si éloignée, et lorsque s'élève, lentement il est vrai, mais d'une manière continue et sûre, un monument immense destiné à réunir les matériaux d'une histoire primitive de la race générale des hommes, il pouvait, aussi lui, apporter sa pierre à l'édifice, laissant à l'architecte futur de cette grande conception le soin de lui trouver sa place.

ESSAI

sur la

PHILOLOGIE SLAVE

ET SUR

L'INFLUENCE POLITIQUE ET RELIGIEUSE

QUI L'A DIRIGÉE.

Nous n'avons pas la prétention de nous lancer dans des discussions philologiques sur l'origine et sur l'antiquité des différents dialectes slaves : nous ne voulons que faire connaître l'histoire de leur formation, afin de déduire de cette histoire, comme conséquence, les différentes manières de les écrire. Tel est le but que nous nous proposons.

Nous commencerons par énumérer tous ces dialectes partis d'une même source, branches d'une même langue, enfants d'une même mère ; nous montrerons la cause de leur diversité, et nous les suivrons ensuite dans la voie de leur formation, voie qui les a éloignés peu à peu de leur foyer primitif.

Cette route que nous nous proposons de suivre, présente, au premier coup d'œil, de nombreuses difficultés ; mais elles s'aplanissent singulièrement lorsque l'on considère que les mots de ces divers idiomes ont tous les mêmes racines, et que la différence est uniquement dans la prononciation et dans la manière de les écrire.

C'est ainsi que là où la langue russe prononce *o*, le dalmate prononce *ou* et le polonais *i;* que l'*l* slave précédée d'un *a*, se prononce comme le *au* des Allemands, en Bohême, et en Carynthie comme *v* (*plesal* — *plesau* — *plesav*, je dansai).

L'individualité de ces divers idiomes appartient à une époque très rapprochée.

Il est facile de retrouver (1) dans les étymologies, grace aux monuments de l'ancienne littérature de ces peuples, des traces évidentes d'affinité, tout en y constatant par ces documents la séparation graduelle de leur langue primitive, en différents dialectes, par ces enfants de l'Illyrie, de la Bohême et de la Russie.

Nous laisserons néanmoins aux savants philo-

(1) Ce n'est que depuis la fin du dix-septième siècle que l'on voit paraître les premières grammaires des différents dialectes slaves.

logues le soin de suivre ces diverses modifications, et d'essayer de les soumettre à des règles fixes, à des méthodes précises; nous nous occuperons seulement de la théorie générale de cette grande division d'une même langue et d'un même peuple, en vingt idiomes et en vingt peuples différents (1).

Faisons un instant abstraction des Slaves; représentons-nous seulement une peuplade nombreuse et barbare, mais encore unie par les mœurs, par la langue et par la même croyance, qui, inondant tout-à-coup un territoire immense placé sous deux zônes différentes, s'y établit et s'y divise en petites peuplades, séparées entre elles par des chaînes de montagnes, des fleuves et des forêts vierges, en un mot, par une nature agreste, dont la civilisation n'a point encore modifié l'aspect. Ces peuplades isolées, sans communication, et soumises à des influences de climats, de sol et de contact avec des races différentes de la leur, ne tarderont pas à céder peu-à-peu à ces influences étrangères à leur nature primitive.

Ce voisinage, ce climat, ce sol, cette végéta-

(1) Dobrowski, en divisant les langues slaves en langues d'Orient et en langues d'Occident, base cette division sur la prononciation de quelques mots. Voir *Institutiones linguæ slavicæ*. Vienne, 1822.

tion même donneront une nouvelle direction à la poésie nationale, au chant populaire et finiront par se réfléchir, d'abord insensiblement, sur l'esprit de la langue et sur sa prononciation.

C'est ainsi que le chant slave, sous le beau ciel d'Illyrie, lutte de mélodie et de douceur avec les stances vénitiennes des gondoliers de Saint-Marc, et que dans les steppes neigeuses du nord, le son rude de la voix du paysan d'Archangel domine par sa force et son énergie le bruit des *Metelis* (1) et des ouragans qui l'enveloppent.

Maintenant supposons que ce peuple, tout barbare qu'il fût, possédât, avant de se diviser, un livre, un manuscrit qui puisse plus tard servir de monument à sa langue primitive, de base aux idiomes qui vont en jaillir. La langue populaire se séparant de jour en jour davantage de la langue littéraire, celle-ci devra finir par lui faire quelques concessions, par perdre de sa pureté.

Mais si la langue du peuple, d'un autre côté, ne pouvant se faire jour qu'en s'affublant des formes de la langue littéraire, voulait enfin secouer ce joug, elle ne le pourrait qu'en partie;

(1) Tourbillons de neige.

car le grammairien consultera toujours de préférence les monuments littéraires qu'il aura sous les yeux, plutôt que la langue qui se parlera autour de lui, et il sacrifiera au respect des racines, la forme et surtout la prononciation. C'est ici, comme nous le verrons plus tard, le cas de la langue russe.

Mais si ce grand peuple n'a pas eu de monuments littéraires avant sa division, et que chacune des peuplades qui le composent soit réduite à ses forces isolées pour se former une littérature, le grammairien qui se voue à cette pénible tâche n'ayant aucun ouvrage qui puisse lui servir de base, sera forcé de prendre pour point de départ la langue du peuple, sans consulter ni ses racines, ni l'histoire de son développement.

Si, dans le cours de son travail, il rencontre dans le dialecte populaire un doute sur la prononciation de deux sons, n'ayant point d'autorité qu'il puisse consulter, il sera réduit à transporter ce doute dans la langue écrite, ou bien à inventer un moyen conciliateur, un stratagème par lequel il puisse en laisser la prononciation aux soins du lecteur.

Permettons-nous ici de donner un exemple pris

dans la langue française, et qui résulte de ses rapports avec le latin, exemple que nous citons pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas versés dans la connaissance des lettres slaves. Nous prenons la langue française pour type, parce qu'elle est ici le cas le plus caractéristique de notre première hypothèse, attendu que, dérivé en grande partie du latin, le français ne peut pas se soustraire entièrement aux influences de sa première origine.

C'est ainsi que dans les mots : Loup, Temps, Camp, etc., l'orthographe française a dû conserver une lettre étrangère à sa prononciation.

Dans la seconde hypothèse, où un grammairien est obligé, disons-nous, de concilier souvent la prononciation de deux sons entièrement différents, nous nous en référons à la langue espagnole, dans l'oscillation des sons *b* et *v*, dont la prononciation est laissée au choix du lecteur, par l'écrivain qui les emploie indifféremment.

Chaque langue est condamnée, dans son principe, à passer par cette époque d'hésitation ; mais plus elle est parlée, plus elle est travaillée, plus son orthographe se simplifie. C'est là le but où tend la philologie moderne, et l'on est porté na-

turellement à en conclure qu'une langue est d'autant plus avancée, que la manière de l'écrire se rapproche davantage de sa prononciation.

De tous les dialectes slaves, celui qui paraît le plus se rapprocher de l'idiome primitif, qui peut-être est cet idiome même, c'est le slavon sacré, le slavon d'église. Nous désignons ainsi la langue de la Liturgie, celle dans laquelle sont écrits les livres sacrés, communs à tous les Slaves de l'église orthodoxe d'Orient.

Morte depuis bien des siècles, cette langue est celle qui sert de lien entre toutes ces nations diverses, et de rapprochement entre leurs différents idiomes. C'est d'elle et de sa littérature que sortent et se développent toutes les littératures modernes de ces peuples. Qu'importe donc de savoir si le slavon d'église est la langue mère, ou si ce n'est que l'aîné des enfants de cette langue primitive, quand nous voyons la sainte et immense influence qu'a eue cet idiome sacré sur le développement intellectuel et la civilisation de la race slave (1).

Ces peuples garderont à jamais la mémoire de

(1) Mathieux Miekhow, in ecclesiis Rutenorum lingua seruorum, quæ est slauonica, divina celebrant, legunt et cantant. De Sarmat., v. II, cap. 1er.

Constantin, le philosophe, et de son frère Méthode, ces deux grands missionnaires grecs, qui, les premiers, en Moravie, dotèrent les populations d'un alphabet, d'une littérature et d'une religion (1).

Ils étaient tous deux nés à Thessalonie; mais Constantin avait quitté de bonne heure sa ville natale, pour se rendre à Constantinople et s'y consacrer à la prière et à l'étude. Méthode avait embrassé la carrière des armes. Ce fut pendant qu'il était en cantonnement en Illyrie, qu'il apprit la langue slave et y fit de grands progrès. Plus tard, il se fit moine et remplit l'emploi de bibliothécaire de l'empereur Paléologue. Ses connaissances étendues lui firent donner la chaire de philosophie, à Constantinople. Mais il abandonna bientôt ce poste glorieux pour suivre son frère en Moravie, et contribuer avec lui à la propagation de l'œuvre de l'Évangile slavon.

Constantin, en effet, avait quitté Constantinople

(1) Voyez, pour la vie de ces deux frères, le *Dictionnaire des Auteurs ecclésiastiques de la Russie*, publié en russe, par le Métropolite de Kioff, Eugène, 1822-28, et dont une traduction allemande vient de paraître à Leipzig.

Voyez aussi la préface de la *Grammaire Serbe*, de Vuk Stephanowitch, par le professeur Jacob Grimm, de Berlin. Berlin, 1824.

pour aller à Cherson, prêcher les lois du Christ aux Slaves idolâtres du bord de la mer Noire; il descendit ensuite chez les Moldaves et chez les Bulgares, étudia leur dialecte, et revint à Constantinople, avec le désir ardent d'introduire chez ces peuples les saints évangiles dans leur langue nationale.

C'est alors que les deux frères se trouvant réunis, Constantin approfondit avec soin l'idiome slave, et parvint à rendre par des signes graphiques les sons encore barbares de ce langage imparfait.

Bientôt s'offrit une occasion de mettre en usage les trésors philologiques, que les deux frères avaient amassés, l'un, comme moine, dans le silence du cloître, l'autre, dans le bruit des camps, comme guerrier. En 861, Rostislav et ses frères, princes de Moravie, qui avaient été baptisés par des prêtres allemands, envoyèrent demander à l'empereur d'Orient des missionnaires pour les instruire; Constantin (plus connu sous le nom monastique de Cyril) et Méthode partirent pour la Moravie, où ils furent reçus avec transport et vénération par un peuple enthousiaste. Deux ans plus tard parut la traduction des Evangiles, et le service divin fut

célébré en slave par ces deux hommes infatigables (863).

Appelés ensuite à Rome, pour transporter les reliques de saint Clément, que Cyril avait trouvées à Cherson, ce grand homme termina sa carrière dans la métropole du christianisme (868), où il ne tarda pas à être canonisé. Ses restes reposent dans l'église de saint Clément, auprès des reliques dont il avait, à Constantinople, en Moravie et à Rome, partagé constamment les honneurs et la vénération. Son nom a été conservé jusqu'à ce jour, sous la date du 13 février, dans le calendrier grégorien.

Quant à Méthode, nous le retrouvons parmi les Slaves, où il était retourné dans la même année, avec le titre d'évêque (1).

Les livres sacrés et le rite de Cyril se répandirent avec une étonnante rapidité de Varsovie à Raguse, et ces populations, soumises déjà en partie à l'église latine, accoururent en foule dans les temples gréco-slaves, pour y entendre, dans leur langue nationale, la parole divine dont elles étaient avides. Aussi les papes, qui d'abord avaient

(1) Quoique son siége épiscopal ne fût pas désigné d'une manière précise (*Episcopus regionarius*), Jean VIII, dans une lettre, lui donne cependant le titre d'Évêque de Moravie et de Pannonie.

sanctionné cette innovation (1), ne tardèrent-ils pas en s'en effaroucher ; ils crurent y voir le projet d'arracher ces peuples à la domination de Rome. L'anathème gronda du haut de la chaire apostolique, et le monde catholique fut appelé à entrer dans une nouvelle croisade contre cette prétendue hérésie.

En Pologne et en Bohème, où la religion romaine avait déjà pris de profondes racines, quelques bulles papales suffirent pour en faire exiler le rite naissant. Vratislav, de Bohème, eut beau supplier le Saint-Père (1061) de permettre à Prague l'existence d'un couvent gréco-slave, qui avait été fondé sur la montagne de Lazave, par saint Prokop (1030), Grégoire VII fut implacable, et ce couvent, devenu dans l'espace de trente ans un centre de civilisation et de science, fut remis

(1) Le pape Jean VIII, dans sa lettre au prince Sviatopluck, dans l'année 880, s'exprime ainsi : « Nec sane fidei vel doctrinæ « aliquid obstat, sive missas in eadem slavonica lingua canere, « sive sacrum evangelium, vel lectiones divinas novi et veteris « testamenti bene translatas et interpretatas legere, aut alia « horarum officia omnia psallere, quoniam qui fecit tres linguas « principales, hebraeam scilicet, græcam et latinam, ipse creavit « et alias omnes ad laudem et gloriam suam. » Et plus loin :

« Literas slavonicas inquit a Constantino repertas quibus, « Deo laudes, debite resonant jure laudamus. »

aux moines catholiques qui, dans leur fanatisme barbare, brûlèrent la riche collection de manuscrits slaves, encore si rares à cette époque, et que le zèle infatigable de Prokop était parvenu à y rassembler. Longtemps auparavant, le catholicisme avait compris que la lutte qu'il soutenait contre la propagation des œuvres de Cyril n'était pas une question d'hérésie, mais bien de nationalité et de civilisation ; que tant que la lettre subsisterait, on ne pourrait point en séparer l'esprit ; tant que l'alphabet cyrilien serait employé, les œuvres de ce saint missionnaire garderaient leur puissante influence. Aussi résolut-on d'y substituer un nouvel alphabet et une nouvelle traduction des Évangiles.

En Pologne, où l'influence germanique n'avait pas pénétré, la substitution s'accomplit à l'aide des lettres latines. En Bohème, au contraire, où des prêtres germains s'occupèrent de cette mutation de signes graphiques, les lettres allemandes prévalurent.

Dans les vallées arrosées par le Danube, en Croathie, Styrie et Carinthie, le catholicisme eut à soutenir une lutte plus acharnée ; mais sa victoire n'en fut que plus complète : il parvint à y étouffer pendant quatre siècles la langue nationale.

Il est vrai qu'il n'obtint ce résultat que par le feu, le fer et, ce qui est pire encore, par l'influence germanique; car la langue allemande fut la seule compensation offerte à ces peuples après de si cruelles persécutions.

Quant aux Vendo-Serbes, dont le territoire s'étendait des bords de l'Elbe jusqu'à l'île de Rugen et au Meklembourg, soumis entièrement au joug germanique, leur langue ne tarda pas à dégénérer en patois allemand, et si de nos jours nous en retrouvons quelques traces dans les montagnes de la Lusace, leur apparition n'est due qu'à la longue influence du protestantisme et aux travaux linguistiques des philologues modernes.

Dans le midi, en Illyrie et en Dalmatie, le saint siége ne fut point aussi heureux, et il dut bientôt faire de grandes concessions au slavisme : ces populations ne voulurent point se soumettre à la langue latine que l'on voulait leur imposer, et malgré les foudres du Vatican, malgré le concile de Salonte en Dalmatie (1060), qui condamne comme hérétique tout adepte au rite de Cyril, ils n'en persistèrent pas moins à le conserver.

C'est alors qu'un moine dalmate, Nicolas d'Arbens, dans l'intention de concilier les deux

partis, s'avisa de former, à l'aide des langues thracienne et phrygienne, un alphabet avec lequel il copia les psaumes qu'il présenta comme venant de saint Jérôme, premier missionnaire catholique en Dalmatie (septième siècle). Mais il est prouvé que si Jérôme s'est occupé de la correction de la Vulgate, il n'a jamais écrit un seul mot en slavon (1).

Cependant, soit que le pape Innocent IV se soit laissé induire en erreur, soit qu'il ait cru obvier par ce moyen, aux difficultés qu'éprouvait le saint siége à étouffer le rite cyrilique dans cette contrée, il sanctionna avec joie ce nouvel alphabet (qui prit plus tard le nom de Glagolique) (2).

« *Nos igitur attendentes, quod sermo rei et* « *non res est sermoni subjecta, licenciam tibi, in* « *illis duntaxat partibus, ubi de consuetudine* « *observantur præmissâ, dummodo sentencia ex* « *ipsius varietate literæ non lædatur, aucteritate* « *præsentium concedimus postulatam.* »

(1) Voyez *Institutiones linguæ slavicæ*, par Joseph Dobrowski. Voyez *Glagolitica*, du même auteur, page 9, pour les différentes hypothèses formées sur les Glagoles, par les philologues Kohl, Frisch, Dobner, Schimek et Dürich, etc.

(2) Literam specialem, quam observarent in divinis officiis celebrandis. *Institutiones linguæ slavicæ*, Joseph Dobrowski. Vienne, 1822.

De cette manière, le peuple dalmate conserva la religion gréco-slave, et l'église unie qui, plus tard, devait étendre son pouvoir dans la Russie-Blanche, fut consacrée et reconnue par le pouvoir papal.

Mais les formes hiéroglyphiques des lettres glagoliques ne leur permirent pas de s'étendre au delà des domaines du clergé qui les avait impatronisées, ni d'entrer dans la vie littéraire du peuple (1); aussi sont-elles presque entièrement oubliées, et la littérature laïque de l'Illyrie se sert des lettres inventées par saint Cyril, ou de l'alphabet latin.

La Serbie, sur laquelle le catholicisme tenta vainement d'étendre son influence, fut la seule contrée dans le midi qui conservât la liturgie gréco-slave de Cyril, et la première qui en ressentît l'heureuse influence sur son développement humanitaire, sa littérature et sa nationalité.

Mais l'œuvre de Constantin le philosophe, refoulée dans les montagnes de la Serbie, était trop

(1) Origo characteris slauonicis dicti Cyrillici, paucis generatim monstrata, ortus vero et progressus characteris vulgo dicti Glagolitici pluribus sigillatim descriptus. Joseph. Leonardi Frisch ; Berolino, 1728, cum tabula æri incisa.

puissante pour expirer dans cet exil, et la destinée lui préparait un vaste champ à défricher dans les steppes immenses du Nord, où un peuple puissant attendait d'elle les bienfaits de la civilisation.

Vladimir, prince de Kioff, ayant été éclairé de Constantinople des lumières du christianisme (dixième siècle), en reçut aussi les livres et la langue de Cyril qui, unis dès lors au rite de la religion d'orient, devinrent en Russie une croyance sacrée et immuable.

La rapidité avec laquelle nous voyons se répandre la langue et la liturgie cyriliques, des portes de Bizance et d'Athènes à la mer Baltique, et de l'Adriatique à l'Océan Glacial, nous semble être une preuve suffisante de l'affinité qui subsistait, dans les neuvième et dixième siècles, entre tous les dialectes slaves ; mais la rivalité de Bizance et de Rome dans le midi, l'influence germaine en Bohème et en Moravie, et celle des Varègnes en Russie, ne tardèrent pas à rendre leur séparation plus distincte et plus complète. Qu'il nous soit permis de faire observer à nos lecteurs, en passant, le pouvoir qu'ont toujours exercé les questions religieuses dans l'histoire de ces peuples.

Ainsi, c'est à la rivalité jalouse des églises d'orient et d'occident que l'on doit le développement des lumières dans ces contrées barbares. Quand le feu du slavisme allumé par Cyril semble s'éteindre parmi ces peuples, sous l'influence germaine ou la domination mongole, c'est la religion qui met dans les mains de saint Dmytry-Donskoi (1310), le glaive de la délivrance avec lequel ce saint prince secoua le joug humiliant du mahométisme en Russie. C'est elle qui excita l'élan national de Jean Huss et de Jischka en faveur de la réforme ; le zèle religieux du pasteur Trüber réveilla des sympathies puissantes en Croathie, en Illyrie et en Carinthie ; enfin, dans les guerres de 1612, le clergé russe montra, le premier, l'exemple du dévoûment patriotique (1), et au commencement du siècle présent, nous retrouvons de nouveau, en 1812, cet enthousiasme religieux et national dans cet immense incendie de Moscou, qui enveloppa dans un linceul de flammes Napoléon et ses nombreuses phalanges.

(1) Abraham Palitzin, supérieur du célèbre couvent de la Trinité, près de Moscou, a décrit lui-même le siége qu'il a soutenu, avec ses moines, contre l'armée polonaise, et cet ouvrage a été imprimé à Saint-Pétersbourg, en 1784.

Retournons maintenant à l'examen des différentes divisions de ce grand peuple; celle qui nous frappe principalement est encore fondée sur l'influence religieuse : ce sont les Slaves d'Orient et les Slaves d'Occident; ceux-ci ont abandonné l'alphabet cyrilique, tandis que les Orientaux y sont restés fidèles. Nous avons déjà vu de quelle manière cette mutation s'est fait sentir chez les uns, et à quel degré elle a dominé chez les autres. Seulement, comme ce fait s'est accompli chez les premiers, en Pologne, en Bohème et, plus tard, en Croathie, à une époque où les langues de ces contrées étaient déjà visiblement séparées, nous ne pourrions plus y retrouver cette unité de langage que nous avons constaté chez les Slaves d'Orient. Il est juste de dire que c'est à ce manque d'union que ces peuples doivent d'avoir devancé ceux-ci de quelques siècles dans le développement des idiomes populaires.

En effet, le Slave attaché à l'église de Constantinople, employant la langue cyrilique à la célébration du culte divin, ne tarda pas à voir en elle une partie indispensable de sa liturgie, à les confondre dans sa vénération, et à imposer ainsi à la langue slavonne l'immuabilité sacrée de son rite.

Cette langue, arrêtée ainsi dans son développement et possédant cependant à elle seule le monopole de la littérature en Russie, en Bulgarie et en Serbie ; cette langue, disons-nous, sépara bientôt sa cause de celle des idiomes qu'elle était appelée à représenter, en déguisant aux yeux du monde entier, leurs développements séparés, sous une forme immuable et commune à tous, jusqu'à ce qu'ils eussent acquis assez de force et de virilité pour briser les liens qui les retenaient au sein de leur mère.

Aussi, si l'on veut remonter à la source de ces dialectes populaires, se voit-on réduit à en chercher les traces dans les fautes grammaticales du slavon sacré ; fautes qui sont les témoignages évidents de l'existence d'un autre idiome plus familier aux auteurs, et qui semble les induire en erreur dès qu'ils veulent l'oublier pour la langue littéraire. C'est pourquoi les premiers ouvrages écrits par des gens venus de Constantinople et possédant parfaitement la langue de Cyril, sont exempts de ces fautes qui n'apparaissent que dans les manuscrits sortis de la plume d'un serbe ou d'un russe. A mesure que les idiomes populaires semblent se développer, ces fautes deviennent de

plus en plus fréquentes, jusqu'à ce qu'elles soient assez nombreuses pour braver les règles qui les enchaînent. C'est donc par la langue slavonne que nous commençons notre analyse.

Nous avons vu au neuvième siècle Cyril et Méthode apporter en Moravie le fondement des littératures slaves par les traductions des saints Évangiles; cependant les manuscrits de ces deux premiers traducteurs n'étant point parvenus jusqu'à nous, nous ne saurions préciser les parties des saintes écritures que nous devons à leurs travaux, ni désigner celles que leurs successeurs y ont pu joindre. Les nombreux codex slaves qui sont conservés dans les bibliothèques de St-Pétersbourg, Moscou, Berlin, Prague, Vienne, Paris, Oxford, Milan, Venise, Bologne et Rome, ne remontent point au-delà du onzième siècle (1) et

(1) Les plus anciennes copies de Cyril qu'on possède, sont : celle qui fut faite, en 1056, pour le possadnik (bourgmestre) de Novgorod, Ostromir; cette copie porte son nom et se trouve à Saint-Pétersbourg ; — l'évangile de Mistilaw, écrit pour un prince de ce nom, en 1123 ; — un autre de 1143 (tous deux sont à la bibliothèque synodale de Moscou ; — un évangile écrit de la main du métropolite Alexis ; — les offices de saint Vladimir, à la bibliothèque de Berlin, etc.

Voyez les catalogues de Cyrisbach, Montfaucon, Lacrosse, etc., et enfin les *Institutiones linguæ slavicæ*, de Dobrowski.

diffèrent tous entre eux. Tantôt l'Apocalypse, tantôt les livres des apôtres manquent aux Évangiles, et souvent ce sont des psaumes, des hymnes et des calendriers de saints qui y sont ajoutés.

Il est cependant certain que jusqu'au quinzième siècle, l'ancien testament n'a point été traduit en entier (1), quoique certaines parties nécessaires à la liturgie aient pu l'être depuis longtemps. Le plus ancien codex auquel on ait donné le nom de Cyril et qui est conservé dans la bibliothèque ambroisienne de Milan, ne peut, à en juger d'après l'écriture et d'après les témoignages de Montfaucon, Bugati et Durich, remonter au-delà de 1400; il est à peu près contemporain des bibles de Prague (1488) et de Moscou (1499) (2).

Le premier ouvrage en langue slavonne (outre les saintes Ecritures) nous vient de la Bulgarie; ce qui, au premier coup d'œil, semblerait désigner que c'est là que la langue a été le plus répandue,

(1) Nicolas Bergius, pasteur luthérien et général super-intendant du consistoire de Livonie, dans son ouvrage : *De statu eccles. et relig. moscovit.* (Lubecæ, 1708), destiné à la traduction de l'*Anc. Test. slave*, xe chapitre.

(2) Une bible polonaise, de Saros-Patak, conservée dans le collége de ce nom, en Transilvanie, et la bible Leskowerische, qui est à Dresde, sont peut-être de quelques années plus anciennes.

quoique depuis cette contrée soit restée muette dans l'histoire de la littérature slave (1).

Les œuvres de Cyril rejetées en Russie par la persécution jalouse de Rome, y développèrent de bonne heure une littérature nationale. Ce sont les moines qui du fond de leur couvent nous apprennent les faits arrivés de leur temps, ou ceux dont la tradition a été conservée par les frères plus anciens qu'eux. Ces chroniqueurs apparaissent au onzième siècle, et leurs travaux sont mis en lumière par la plume de Nestor, moine du couvent de Kioff (1111), dont la *Letopis* est devenue la source et la base de l'histoire de Russie jusqu'au treizième siècle (2). En même temps, Jaroslaw, prince de Kioff, posait le fondement de la jurisprudence russe (1019), par son code de lois dont nous rencontrons les traces dans le *Svod* actuel.

En 1796, on retrouva un poème épique sur

(1) La traduction de Jean Damasquin, Exarque de Bulgarie (onzième siècle). Voyez la dissertation écrite sur ce livre, par Kalaidovitch. Moscou, 1824, chap. II et V.

(2) Pour les autres chroniques de Laurent (1305), de Konigsberg (1205), de Wolinie (1289), de Novgorod et de Pskoff (quinzième siècle). Voyez l'*Histoire de Russie*, par Pogodin. Moscou, 1829.

la campagne du prince Igor contre Polotsk, poème qui a dû être écrit dans le onzième siècle, et qui parle déjà d'un poète russe célèbre alors et dont nous n'avons aucune connaissance, mais qui semble avoir atteint un assez haut degré de perfection littéraire. On suppose que ce poème d'Igor a dû être écrit plutôt par un Grec connaissant parfaitement les grands poètes de l'antiquité, que par un Russe; et cette assertion peut trouver sa confirmation dans le style, car un auteur indigène se fût trahi par quelques russismes : d'ailleurs, comme nous venons de le dire, l'Illiade et l'Odyssée, qu'un Russe ne connaissait probablement pas alors, ont exercé une puissante influence sur le style et la contexture de cet ouvrage (1).

L'éloquence religieuse eut aussi ses grands orateurs à cette époque. Ainsi les sermons de Cyril, évêque de Touroff (2), qui ont été découverts récemment, seraient dignes de notre siècle

(1) La manuscrit d'Igor, trouvé par Moussine Pouchkine, fut imprimé à Moscou, en 1800; puis, dans les *Annales de l'Académie russe*, en 1805. Une traduction par Müller, en 1811, une autre en tchech, par Hanke, en 1821, parurent toutes deux à Prague.

(2) Contenus dans les *Monuments de Littérature russe du douzième siècle*, imprimés sous la protection du chancelier comte Roumianzof. Moscou, 1821.

par l'énergie de l'expression et le style parabolique, si le slavon employé maintenant par l'église greco-russe ne se fût pas autant éloigné de la langue d'alors.

Les chroniqueurs et les prédicateurs (1) s'augmentent sensiblement, dans le treizième siècle; des traductions des saints Pères, des biographies des Saints (2), celles des princes russes (3), une description d'un pélerinage en Palestine par le diacre Daniel, viennent enrichir toutes les branches de littérature slavonne, jusqu'à ce qu'elle tombe frappée par le glaive mongole.

La Serbie, soumise directement à la même influence que la Russie, ne tarda pas à porter les mêmes fruits, et pendant que les populations soumises au saint siége semblaient encore ignorer leur langue nationale, le gréco-slave du midi,

(1) Un manuscrit intitulé : *la Chaîne d'or*, contient des traductions des *Pères de l'Église*, et des sermons écrits par Serapion, archevêque de Vladimir, Saint-Pierre, métropolite de Kioff, et autres prédicateurs du treizième siècle. Voyez le *Journal de l'Académie ecclésiastique de Moscou*, 1843.

(2) *Tcheti-Minei* (Vies des Saints), par Policarpe, moine de Kioff.

(3) Le *Livre des Échelons*, histoire de tous les princes russes, par ordre de générations (par échelons), par Macaire, métropolite de Moscou.

comme son frère du nord, possédait déjà une littérature, une histoire et des lois organisatrices (1).

Mais là comme en Russie le Mahométisme fut appelé à étouffer dans leur berceau ces premiers germes de culture et de civilisation, pour laisser la nationalité serbe assoupie et courbée, pendant quatre siècles, sous le joug de l'islamisme.

La Dalmatie entièrement occupée, aux treizième et quatorzième siècles, de la question religieuse de la liturgie slavonne et de la transcription des œuvres de Cyril en lettres glagoliques, ne produisit dans cette œuvre de mutation que les psaumes qui furent en 1220 présentés au pape, comme écrits de la main de saint Jérôme (2).

Si nous regardons maintenant du côté des

(1) *Guerameron*, du moine Basil, avec une introduction de Jean, Exarque de Bulgarie. — *Épître des Apôtres*, 1324. — *Radoslov*, *Histoire des Princes Serbes*, par l'archidiacre Daniel, depuis le treizième siècle jusqu'à la moitié du quatorzième. — *Czaroslownik* (1336-56), imprimés tous deux, en partie, dans l'*Histoire de Serbie*, de Raytch. Vienne, 1823. — La collection entière des *Lois données par Georges Douchanoff*, prince de Serbie, appelé Georges-le-Grand, l'an 6837 de la créat., 1349 ap. J.-C. ; se trouve aussi dans Raytch, et, en allemand, dans Engel.

(2) Voyez, pour les fragments d'ouvrages glagoliques trouvés en Bohème, en Dalmatie, en Bulgarie et en Carniole, la *Glagolitica*, pag. 73 ; l'*Histoire de la Littérature bohème*, pag. 55, et le *Slavin*, pag. 396, tous trois par Dobrowski.

peuples slaves soumis à l'influence des Germains et des Latins, nous y trouverons bien, à un degré de civilisation beaucoup plus avancé, des chroniqueurs, des théologiens profonds et érudits ; mais ces auteurs, ces moines, soit par honte de leur nationalité barbare, soit qu'ils fussent venus de contrées lointaines et par conséquent qu'ils fussent étrangers aux idiomes slaves, emploient tous la langue latine dans leurs écrits, abandonnant au chant populaire le soin de conserver celle du pays.

Jusqu'au règne de Charles IV et à la fondation de l'université de Prague, quinzième siècle, la Bohème est entièrement dénuée de monuments littéraires, sauf les chants populaires imprimés par Hanke (1). Ce n'est qu'après la fondation de cette université et l'apparition du grand réformateur sorti de cette enceinte, que la nationalité Tchech, se réveillant tout à coup, créa une littérature qu'en moins d'un siècle elle porta à l'apogée de sa gloire.

(1) Voyez le manuscrit de *Kralodvor*, contenant des fragments d'un poème retrouvés par le professeur Hanke, imprimé à Prague, en 1843. Cet ouvrage qui, par l'écriture, se rapporte au treizième siècle, semble, par son sujet et son style, être beaucoup plus ancien.

De même la langue Lech, en Pologne, longtemps bannie et méprisée par la noblesse et le clergé, reçoit à peine un premier encouragement de Sigismond Ier (1506), que déjà elle se trouve de force à lutter avec le latin qu'elle tenta de rejeter loin de ses frontières.

Qui donc aurait pu aider si puissamment le développement rapide de cette langue? Était-ce ces fragments d'ordonnances du roi Casimir ou ce chant de la *Bogarodisèa* (1) écrit par un Bohème? était-ce ce journal du chevalier *Janczara* (2) trouvé il y a seulement quelques années, et dont le seul mérite est d'exciter un intérêt de curiosité? Tout cela n'aurait jamais pu porter si haut la littérature polonaise; mais ce que ces tristes débris du passage du christianisme dans ce pays ne purent produire, le patriotisme et l'amour de la nationalité l'accomplirent.

Deux grands mobiles vinrent au quinzième siècle donner une ère nouvelle au développement

(1) Chant héroïque et religieux à la louange de la Vierge, écrit à la fin du dixième siècle, par Adalbert, évêque de Prague.

(2) Ce manuscrit a rapport à la prise de Constantinople par les Turcs, au service desquels se trouvait l'auteur; il date de 1453 et fut retrouvé en 1828.

littéraire et linguistique des Slaves : la réforme religieuse et l'invention de l'imprimerie.

La réforme élevant sa voix contre la puissance papale, comprit tout d'abord que sa force était dans sa nationalité ; aussi, partout où elle parut, en Angleterre, en France, en Allemagne ou en Bohème, sut-elle s'attirer cette noble sympathie du patriotisme, et s'en faire une arme contre le latinisme romain.

Jean Huss de Hussinetz (1373-1415) (1), au milieu du grand œuvre religieux qu'il accomplissait, n'oublia point ce qu'il devait à sa nation, et c'est sous ses auspices que la bible Tchech se distribue à un grand nombre d'exemplaires parmi le peuple. C'est lui qui le premier prêcha à Prague en bohémien, et dans ses heures de repos, s'occupa de donner à cette langue quelques règles grammaticales, et d'épurer son alphabet dont il réduisit les lettres de 42 à 28.

Jérôme de Prague, son compagnon de martyre, et leurs nombreux disciples, suivant l'exemple donné par le maître, enrichissent la littérature d'une quantité innombrable d'ouvrages de théo-

(1) *Histoire de Jean Huss*, par son contemporain Mladianovitch (en langue tchech), 1480.

logie et de morale; avec eux l'éloquence, l'histoire, les sciences exactes, luttent d'essor et d'éclat (1).

Malheureusement, sous l'empereur Mathias (1617), survint une réaction catholique qui, voyant dans cette nouvelle littérature, un reste d'hérésie, s'efforça de la détruire et de la faire oublier. Elle remplaça la langue tchech par l'allemand, et jeta au feu tous les livres qui tombèrent dans ses mains barbares. Un immense bûcher fut élevé au milieu de Prague, pour recevoir et consumer les nombreuses bibliothèques formées à l'époque des guerres hussites; et, pour la seconde fois, le fanatisme catholique faillit étouffer la nationalité de la Bohême, en anéantissant ses plus belles productions.

Ce que l'utraquisme fut pour la langue tchech, la réforme de Luther et de Calvin le fut pour les pays de Carniole, de Croathie, de Styrie et de

(1) Voyez, pour l'*Histoire de la Littérature tchech : Effigies virorum editorum Bohem. et Morav.*; Prague, 1773; — *Miscelanaeum der Böhm. ünd Mähr. Lit.* von Prochazka. Prag., 1782; — *Jungmana, Historia Lit. tcheske*, Prag., 1825. — *Gueschichte der Böhmischèn Sprache und älțern. Lit.* von J. Dobrowsky. Prague, 1818. — Voyez aussi l'*Almanach français* de Carlsbad, année 1833.

Carinthie. Nous avons déjà nommé précédemment le généreux pasteur Primus Trüber (1508-1586), ce Cyril de la Carinthie, qui, exilé de Leibach, sa patrie, chercha en Wurtemberg un refuge d'où il pût répandre les lumières sur ses compatriotes opprimés. Il fut le premier qui, par amour pour tous les peuples slaves, conçut le vaste projet de les réunir tous, en leur donnant une œuvre qui leur fut commune. Aidé par les secours pécuniers du noble chevalier Ungnad et le zèle infatigable de deux exilés Dalmates, Étienne le consul, et Antoine Dalmatius, il fonda à Tubingen une triple imprimerie slave qui, dans les années 1561-65, produisit les saints Évangiles, les Psaumes et beaucoup d'autres ouvrages religieux, en lettres cyriliques, en lettres glagoliques et en lettres latines (1). Il espérait ainsi répandre ces livres chez les différents peuples slaves, sans calculer que ces ouvrages imprégnés de protestantisme (2) seraient repoussés comme hérétiques, tant par l'église

(1) Voyez pour la vie de Primus Trüber et celle de ses collaborateurs, ainsi que pour les ouvrages publiés par eux, *Schnurrer's Slavischer Bücherdruck in Tubingen.*

(2) Trüber traduisit et imprima, dans les trois alphabets dont nous avons parlé, plusieurs ouvrages entièrement protestants, comme : *les Confessions d'Augsbourg*, *les Œuvres de Melanchton*

d'Occident, que par celle d'Orient; aussi ces productions littéraires n'eurent-elles d'écho nulle part, et leur impression cessa bientôt, après la mort du chevalier Ungnad (1564), faute d'argent.

Ce fut en vain qu'à l'exemple de Trüber, quelques pasteurs luthériens, au commencement du dix-septième siècle, essayèrent de réveiller en Poméranie (1) la langue vendo-serbe endormie depuis si long-temps; suivant la tradition populaire, le dernier qui la parla mourut en 1404. Les mêmes efforts amenèrent des résultats plus heureux dans les deux Lusaces, en deçà de l'Elbe (2), et chez les Slaves de la Hongrie, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de Moravie; ceux-ci partagèrent en tout point le sort de la

(Loci communis), *un Catéchisme luthérien*, *les Règles du Clergé protestant de Wurtemberg*, et *les Sermons du pasteur de la cour de Wurtemberg, J. Hagel.*

(1) Nous possédons, de cette époque, un *Dictionnaire Vende*, du pasteur Hunning de Vustrov.

(2) Les pasteurs *Frenzel*, *Matai* et autres, de la Haute-Lusace, ont fait paraître, à plusieurs reprises, des bibles protestantes (1703-22); dans la Basse-Lusace, nous trouvons des chants religieux, de *Moller*, Bautzen (1574), et les Évangiles de *Fabricius* (1709). Pour la partie philologique de ces langues, voyez *Megiseri*, *Tresaurus polyglotticis*, Francfort, 1603; et Schafarjik, *Histoire des Langues slaves*, pag. 486; Bude, 1826.

Bohème, et virent leur langue dégénérer en patois tchech (1).

La littérature polonaise même ne semble pas être restée étrangère à l'influence de la réforme; puisque ce fut à l'époque où la tolérance (2) religieuse offrait dans ce pays un refuge à tous les sectaires, et ouvrait aux protestants le chemin des plus hautes charges de l'État, qu'elle florissait le plus. C'est d'ailleurs avec la persécution religieuse et l'introduction de la compagnie de Jésus, que commence pour elle cette pâle et prétentieuse médiocrité qui la distingua plus tard, et qu'un savant professeur moderne, dans un ouvrage sur les Jésuites, désigne comme étant le résultat de l'*influence léthargique* de cet ordre.

Mais la grande part que prenait le peuple aux affaires publiques, la forme élective du gouvernement et les séances orageuses et souvent

(1) Nous ne possédons d'eux que des *Chants populaires*; Pesth, 1823, et Halle, 1830.

(2) Sous Sigismond I[er] (1506), il existait en Pologne des Utraquistes, des Unitaires, des Nouveaux Ariens et les réfugiés italiens Lélio et Fausto. (Voyez *Moesel's Staats Gueschichte*, p. 535.) En 1550, la moitié du sénat était luthérienne ou calviniste, et, en 1573, les différents sectaires de Pologne et de Bohème firent un pacte d'union, une sorte de fusion appelée *Pax dissidentium*.

sanguinaires de la diète donnèrent à la littérature de cette époque une direction presque entièrement politique et religieuse, en la renfermant dans les bornes de l'éloquence oratoire (1), ou dans celles d'une poésie tantôt enthousiaste, tantôt ironique (2).

Les nombreux ouvrages publiés en français sur la littérature polonaise et ses grands poètes du seizième siècle, nous dispensent d'en donner ici un aperçu qui nous éloignerait du cadre que nous nous sommes proposé, d'après lequel nous ne devons toucher à la littérature slave, qu'autant qu'elle se rattache à leur histoire philologique.

Dans le dix-huitième siècle, le pouvoir de la réforme sur le slavisme semble entièrement éteint, et le peu de Slavons dispersés en Hongrie qui ont gardé la religion protestante, n'ont encore

(1) En fait d'orateurs politiques célèbres, on cite Gornicki (mort en 1591), Karukowsky et Odachovski ; parmi les prédicateurs, Skarga, jésuite d'un grand mérite, chapelain du roi Sigismond III, et qui fut le premier qui employa au prêche la langue polonaise, parce que, disait-il, puisque les hérétiques attaquaient la religion dans le langage de la *populace* (langue basse), il fallait l'employer aussi pour leur répondre.

(2) Rey de Raglovitch (mort en 1560) fut le père de la poésie religieuse enthousiaste ; et le style épigrammatique, la fable satyrique, eurent pour interprètes Zbylitovsky, Pudlovski et Kraevski.

rien donné au monde littéraire ; cependant la semence de nationalité qu'au nom de la réforme, Huss et Trüber répandirent sur le territoire slave, germa enfin après un siècle de silence, et c'est la seule explication que l'on puisse donner du développement qu'a pris le slavisme, dans ces derniers temps, en Bohème et en Croathie.

Loin du théâtre de la guerre, loin des scènes de carnage et du bruit des camps, sous le ciel azuré du midi, nous voyons fleurir dans un petit coin de Dalmatie, à Raguse, les arts, la littérature, l'industrie et le commerce, qui font de cette ville un centre de nationalité (1). Mais le dix-septième siècle qui semble vouloir effacer partout le développement du slavisme, ne pouvant susciter les discordes civiles et religieuses contre cette terre promise de la poésie, semble en appeler à la nature elle-même. Un affreux tremblement de terre engloutit d'un seul coup Raguse, ses trésors, son bien-être et ses progrès scientifiques (1667).

Cette malheureuse cité ne se releva pas de ce terrible coup, et Palmota eut beau chanter, en

(1) Voyez, pour la liste des poètes de Raguse, *Geschichteliche ubersicht der slavischen Sprache und slavischen Lit. von E. V. O.* Leipzig, 1837, page 96.

vers dignes de temps meilleurs, le désastre qui venait de frapper sa patrie, son chant au lieu de réveiller le génie poétique de ses compatriotes, fut au contraire le chant du cygne de la noble Raguse (1).

Ce qui est le plus à regretter dans le sinistre qui enveloppa cette ville, ce sont les ouvrages les plus renommés de sa littérature qui, restés ensevelis sous les décombres, furent entièrement perdus pour la postérité.

L'invention de l'imprimerie fut un mobile non moins puissant que la réforme dans l'histoire de la civilisation des peuples slaves; elle fut appelée à briser les dernières digues qui séparaient ces peuples du reste de l'Europe. Ses premiers résultats directs furent la fondation d'établissements d'éducation, et la nécessité de contenir la langue dans des règles fixes, qu'elle venait arracher à l'incurie arbitraire des copistes, ou au vague de la tradition populaire.

Au quinzième siècle, nous trouvons dans le Midi plusieurs ouvrages imprimés en lettres glagoles et cyriliques dans différentes villes de la

(1) *Raguse renouvelée* de Jacques Palmota, mort l'année 1680.

Serbie et de la Dalmatie (1). Mais ces impressions semblent, à l'exemple des premiers ouvrages parus en Bohême, provenir d'ouvriers voyageurs qui parcouraient le pays avec des imprimeries portatives. Ce qui semble corroborer cette assertion, c'est qu'après ces premiers essais, nous ne retrouvons plus d'imprimeries en Serbie jusqu'à notre époque (2).

La première imprimerie cyrillo-slave fut établie à Cracovie, en 1490, par un certain *Sw. Féol*; cependant le premier ouvrage polonais ne fut im-

(1) *Un missel* glagolique, 1483; un autre fut trouvé par M. Kappel, portant la date antérieure de 1475; *les huit premiers livres de la Bible* imprimés à Zenta, en Herségovie, en lettres cyriliques; l'*Evangile serbe* imprimé à Belgrad en 1552, en lettres cyriliques, et dont la seconde édition parut plus tard à Montenegro.

(2) Marie-Thérèse, quand elle s'occupa de l'éducation en Illyrie, fut obligée, pour les écoles, de faire imprimer la grammaire de Smotritoky en Valachie (1755), parce qu'elle n'avait pas trouvé de types slaves dans ses états où les premières imprimeries ne furent établies qu'en 1758, comme celles de Venise et de Vienne ne le furent qu'en 1771. Il ne faut point confondre les serbes avec les glagoliques qui, sous les auspices du clergé catholique, possédèrent au seizième siècle plusieurs imprimeries à Venise et à Fiume (voir *la Glagolitica* de Dobrowski, page 8) et même à Rome où se trouve encore la seule qui ait existé jusqu'à ce jour dans le collége Urbain de la *Propaganda fide*.

primé que trente-deux ans plus tard, à Varsovie (1).

En Bohême, la première imprimerie établie, et avec elle la première bible complète, parurent à Prague. en 1488 (2) ; tandis que ce ne fut qu'un siècle plus tard que Trüber l'imprima à Tubingen, pour les Illyro-Croathes, et le prince d'Ostrog pour les Russes (3).

En Russie, l'imprimerie n'eut pas d'abord beaucoup de succès ; deux imprimeurs qui firent paraître, à Moscou, en 1564, le *Livre des Apôtres*, furent obligés de quitter cette ville, soit par crainte d'exciter contre eux les préjugés religieux, soit faute d'argent pour continuer leurs impressions ; aussi les retrouvons-nous plus tard l'un à Lemberg, occupé à la réimpression des *Actes des Apôtres*, l'autre éditant les *Saints Évangiles* à Wilna.

Ce ne fut qu'en 1600 que fut fondée, à Moscou, l'imprimerie cynodale, qui donna, en 1606, la

(1) La traduction de la Vie de N.-S. par Aventura, faite et imprimée pour la reine de Hongrie.

(2) Cette bible tchech a subi depuis de nombreuses transformations, tant à Prague qu'à Nuremberg, et même à Venise ; ce fut tantôt la bible de Huss, tantôt celle de Cyril ; quelquefois des traductions de celle de Luther ou de la Vulgate même.

(3) A Ostrog, en Volhinie, 1581.

seconde édition de l'*Évangile* d'Ostrog, et produisit la troisième en 1751 (1).

Quoique l'imprimerie se répandît très vite en Pologne (chaque ville en possédait au moins une à la fin du seizième siècle), elle ne donna pas d'aussi grands résultats qu'on aurait pu en attendre ; et ses travaux se bornent à l'impression de quelques catéchismes et grammaires indispensables à l'enseignement.

Chez les Illyres, en Croathie et en Carniole, les premiers établissements de ce genre, retardés d'abord par la persécution religieuse, ne se montrèrent à Leibach, à Graetz (2), qu'au dix-septième siècle, à Agram et dans d'autres villes de la Croathie au dix-huitième siècle seulement (3).

Nous avons dit qu'un des résultats immédiats de l'invention de l'imprimerie avait été d'épurer la langue et de faire disparaître les fautes glissées dans les livres sacrés, par l'ignorance ou l'incurie

(1) Depuis cette époque jusqu'à 1820, il parut en Russie plus de vingt-cinq éditions de la bible slavonne, à St-Pétersbourg, à Moscou, à Kioff, etc., etc.

(2) Un fragment d'évangile pour les catholiques ; Graëtz, 1612.

(3) Paul Ritter (Witesovitch) fonde sur ses terres, en 1704, la première imprimerie croathe.

des copistes; fautes qui s'étaient si bien multipliées et avaient dénaturé le sens à un tel point que la nécessité de recourir à de nouvelles traductions s'était fait sentir. Un patriarche de Moscou, Nicon (1681), aidé de quelques moines, entreprit, pour la Russie, l'accomplissement de cette tâche pénible et dangereuse; dangereuse surtout en ce qu'il s'attirait la haine des vieux croyants, c'est-à-dire de ceux qui refusaient de voir dans les livres sacrés un texte notablement altéré; aussi, les persécutions ne lui manquèrent pas, et peu s'en fallut qu'elles ne le conduisissent au martyre (1).

Nicon fut encore un de ces génies précurseurs de leur siècle qui, poursuivis par l'ignorance jalouse de leurs concitoyens durant leur vie, sont voués à une gloire posthume.

Peut-être que, dans ses travaux, Nicon se laissa aller à l'influence de son patriotisme, de sa nationalité, et s'éloigna par quelques concessions de la langue primitive de Cyril; il n'en est pas moins vrai qu'il lui donna des bases stables, lesquelles

(1) Pour la vie, les travaux et les persécutions de Nicon, voyez *la Vie de ce patriarche*, imprimé à St-Pétersbourg en 1817, par Schoucherine, et le *Dictionnaire biographique* du métropolite Eugène.

assurèrent l'immuabilité exigée par le rite, qui jusque-là n'avait été qu'apparente, puisque sous ce voile elle cachait sa dégénération progressive.

Ce n'est qu'un siècle plus tard que l'exemple de Nicon fut imité en Serbie, et que Karaman y entreprit la révision des livres de liturgie ; encore n'eut-il d'autre peine que celle d'introduire dans les nouvelles éditions les corrections déjà reçues dans les saintes Ecritures imprimées à Moscou.

Les travaux de Nicon ne tardèrent pas à provoquer l'apparition d'ouvrages plus spéciaux sur la linguistique. En effet, nous voyons au dix-huitième siècle deux prélats de la Russie-Blanche occupés à composer, pour la langue sacrée, des règles précises et des grammaires. Laurent Zizani (1) (Varsovie, 1596) et Milethe Smotritsky, évêque de Wilna (1618), publièrent ces œuvres

(1) Dobrowski, dans son ouvrage intitulé *Institutiones de Lin. slav.*, page 16, parle de deux grammaires slaves fort anciennes imprimées, l'une à Wilna en 1516, et l'autre à Ostrog en 1518. Il ajoute : « Mais d'après les titres qui sont dessinés avec « soin et qu'ont fait connaître les docteurs Holm et Alters, il « est certain que la première est de Laurent Zizani (1596), et « l'autre un petit livre élémentaire pour les enfants, lequel n'a « pas été imprimé à Ostrog, mais bien à Wilna, en 1618. »
Qu'il nous soit permis de faire observer la coïncidence de lieu et d'année avec celle de Smotritsky.

qui se répandirent rapidement dans les contrées où dominaient la langue et les travaux de Cyril, et y gardèrent, pour ainsi dire, pendant deux siècles, le monopole de l'instruction primaire (1).

A la même époque, et comme complément de ces ouvrages, Pavda Berinda composa le premier dictionnaire slavon et l'imprima à Kioff, en 1627. Nous voyons aussi paraître une grammaire russe, écrite en latin, à l'usage des étrangers ; elle était faite par un certain Ludoff (2).

Pendant que ces travaux venaient poser sur une base certaine les idiomes d'Orient, un disciple de Trüber, Bogovitch donnait aux peuples de Styrie et Carniole une grammaire qui, quoique incomplète et souvent défectueuse, eut cependant une immense renommée dans ces contrées ; elle fut imprimée en 1584 à Wittemberg, et en 1747 à Leibach.

En Bohème, les efforts de Jean Huss pour la création d'une grammaire tchech restèrent infruc-

(1) Imprimée à Wilna en 1618, cette grammaire fut reproduite en 1633, au couvent de Kautaïnsky et à Rimnik en Valachie en 1755.

(2) *Ludoff gram. Russica et manoductio ling. Slavon. Oxon*, 1696.

tueux jusqu'à la fin du siècle dernier, à moins d'admettre les essais linguistiques de Steyer, Drakhouski et Dalejol, comme résultats satisfaisants, ainsi qu'ils s'en arrogent le titre. Les œuvres de ce genre que nous rencontrons en Pologne sont plus importantes, en ce qu'elles sont plus nombreuses et que, prises en masse, elles forment un travail plus complet. D'ailleurs, aux grammaires de Zaborovsky, Statorius, Janouszovsky, viennent s'ajouter les dictionnaires de Marczipsky, de Knopski (1621) et autres, qui leur servent pour ainsi dire de complément.

A tous ces travaux se joignent ceux du clergé catholique d'Illyrie, qui ne laissent pas de mériter l'attention, bien qu'étant tous écrits en latin, ils doivent être rangés plutôt dans la catégorie des livres scientifiques que dans celle des ouvrages utiles à la masse de la population (1).

Avant de parler de l'époque de la décadence du slavisme, décadence dans laquelle il puise une nouvelle force, nous ne pouvons passer sous si-

(1) Verantii : *Diction. quinque nobilias Eur. ling. lat. Ital. Germ., Dalm. et Ung.* Venise, 1595.
Cassii : *Institutiones linguæ Illyricæ*, Rome, 1616.
Micaliæ. *Tresaurus linguæ Illyricæ*, Ancône, 1631.

lence la fondation des établissemens utiles qui aidèrent au développement des sciences, de l'intruction et des lumières au milieu du peuple slave. Déjà, en 1400, Charles IV fondait l'Université de Prague, ce premier centre de la civilisation; au seizième siècle, nous voyons s'ouvrir en Russie, à Kioff et à Moscou, des académies spirituelles et des séminaires; en Pologne, s'élèvent et florissent, quelques années plus tard, deux universités: celle de Wilna, fondée en 1579, et celle de Zamoisk, établie en 1594. En Italie, les chaires de langue illyre, établies, l'une à l'Université de Florence, l'autre à Rome, au collége de la propagande Urbaine, se ressentaient de l'esprit qui les dirigeait; celle-ci servant la jalousie inquiète des Médicis contre Venise, celle-là remplie du zèle prosélytique du catholicisme.

Maintenant, si nous considérons ce que devint au dix-septième siècle la littérature slave, nous serons effrayés de la décadence subite qu'elle éprouve sur tous les points en même temps. Certes nous n'aurions point le courage de poursuivre l'examen de cette période désastreuse, si nous n'avions dans sa puissance actuelle un démenti

formel à opposer à cet abaissement prématuré.

Dans le midi, comme nous l'avons dit plus haut, la nature elle-même semble venir en aide à l'oppression turque, pour écraser et flétrir la littérature et la richesse naissantes des Serbes et des Illyres. Plus haut, le catholicisme, étendant sa persécution religieuse jusque sur le langage populaire, lui oppose partout la politique autrichienne et la puissance jalouse du germanisme.

Enfin, en remontant jusqu'à la Vistule, le même esprit d'absolutisme religieux s'insinuant avec l'établissement de l'ordre de la compagnie de Jésus, dans le gouvernement et dans la vie privée, concentre tous les intérêts dans une haine fanatique contre le rite grec, et l'excite à une guerre de religion où les jésuites aiguisèrent eux-mêmes le glaive qui plus tard devait les frapper (1).

Puissante et glorieuse au dehors, mais au de-

(1) Pour se faire une idée des persécutions horribles auxquelles étaient soumis en Pologne les prisonniers russes ou cosaques qui ne voulaient point renoncer à leur religion, nous ne saurions trop recommander la lecture de l'ouvrage intitulé : *Taras Boulba*, écrit par un des talents les plus marquants de la Russie, M. Gogel ; ce livre vient d'être traduit en français par M. Viardot.

dans faible et déchirée par les discordes civiles des magnats, la Pologne offrit le triomphe des Jésuites dans toute sa splendeur : sous leur haleine mortelle, sa civilisation ne tarda pas à revêtir, comme son gouvernement, une forme en apparence brillante, mais au fond sans vie et sans germes pour l'avenir ; sa poésie même, si riche au quinzième siècle de noms illustres, s'éclipsa devant l'esprit implacable de Loyola, et ce n'est qu'après le bannissement de la compagnie de Jésus, que commence cette longue liste de poètes philosophes, que vient clore le nom célèbre d'Adam Mickiewitcz.

La Russie elle-même, refuge ordinaire de la langue persécutée, la Russie, qui seule conservait son indépendance, ne fut plus pour elle qu'un champ de bataille où luttaient alternativement l'idiome mort et le dialecte vivant parlé par le peuple.

La Russie-Blanche (1), soumise alors à la Pologne, avait vu, depuis un siècle, sa langue

(1) On trouve les différentes modulations de cette langue dans le *Statuts* de Kasimir Jagellon, 1492 (imprimés en 1826); les *Statuts de Lithuanie* (1505-88), la *Chronique de Lithuanie*, Saint-Pétersbourg, 1827 ; la traduction de la bible de Scorina, Prague 1519, et celle des Epîtres, par Skoutki, 1528.

nationale s'écarter sensiblement du slavon de saint Cyril. Dans la Grande-Russie, le dialecte populaire, débordant de tous côtés la langue sacrée dont les formes l'enchaînaient encore, la domine, l'abaisse jusqu'à l'inanité et la vulgarité; elle si sublime de force et de majesté dans les sphères élevées de la religion. Déjà elle semblait toucher à la trivialité, quand Pierre-le-Grand, s'interposant en médiateur, vint mettre un terme à ce conflit, et rendit à l'une sa sainte dignité, en même temps qu'il ouvrit à l'autre une noble carrière. Nous voulons parler ici de l'alphabet laïque par lequel Pierre premier donna au monde slave une langue nouvelle. Celle-ci n'eut qu'un pas à faire pour laisser loin derrière elle toutes ses autres compagnes; et, quoiqu'à peine sortie du berceau et la plus jeune d'entre elles, se plaça du même coup au plus haut de sa gloire littéraire, d'où elle répandit au loin ses rayons lumineux.

Lomonosoff (1711) (1) vint ensuite achever l'œuvre commencée par le grand czar. Ce philo-

(1) Lomonosoff, fils d'un simple pêcheur d'Archangel, quitta par la fuite ses parents pour aller s'instruire au séminaire de Moscou. Plus tard il passa en Allemagne où se développa son génie poétique. Rappelé comme professeur à Saint-Pétersbourg, il y mourût en 1765.

logue nous semble ici une personnification du dialecte qu'il était appelé à former. En effet, nous voyons sortir de la même plume la grammaire pour l'écolier et l'ode philosophique pour l'homme mur.

Dans la Petite-Russie, la langue ne tarda pas à suivre son aînée dans la voie de liberté que celle-ci avait tracée, et bientôt elle produisit des monuments littéraires dignes de notre attention (1).

Cependant nous devons faire observer à nos lecteurs que Lomonosoff se ressentant de l'influence germaine, introduisit une longueur de périodes et une pesanteur de style entièrement incompatibles avec le génie de cette langue. Plus tard, le désir de donner à son pays une manière d'écrire vraiment nationale, fit tomber Karamzin dans l'excès contraire : celui-ci voulant éviter l'influence allemande, imita la manière française; mais le noble but que le savant historien avait aperçu, sans pouvoir l'atteindre, Pouchkine le

(1) La *traduction en vers de l'Enéide* par Katljerevski (1798), Kvitka Osnovianeuko (1834), et beaucoup d'autres jeunes poètes, ont donné, dans ces dernières années, tant en vers qu'en prose, des récits, des contes, des fables et des chansons d'un style gai, caustique et souvent burlesque.

saisit d'intuition, et, par cela même, devint le dernier échelon du développement historique de la langue de son pays.

Ce que nous venons de dire du style de la langue russe, peut s'appliquer également à sa littérature et à sa poésie en général; et là l'influence des classiques français semble loin d'avoir été heureuse, puisque c'est à elle que l'on doit les vers prétentieux de Soumarokoff et de Kheraskoff (1) qui, froissant l'esthétique par leur forme classique, n'offrent rien qui satisfasse le cœur ni l'esprit.

La Russie doit donc une plus grande reconnaissance à l'influence de la littérature germaine, puisque c'est elle qui inspira trois de ses plus grands poètes : Lomonosoff, Derjavine et Joukowsky.

Le grand œuvre de la régénération des langues et des littératures slaves modernes, commencé par Pierre-le-Grand et Lomonosoff, fut terminé par Joseph II et Dobrowski, pour les contrées soumises à l'Autriche. Vers la fin du dix-huitième

(4) Le premier a écrit un grand nombre de tragédies imitées des classiques français, et le second a fait des poèmes épiques calqués sur la Henriade.

siècle, tous les souverains, ainsi que toutes les religions se donnèrent la main, et s'unirent pour la réhabilitation des peuples slaves; Elisabeth et Catherine II de Russie, Stanislas de Pologne, Marie-Thérèse et Joseph II d'Allemagne, enfin, le saint-siége lui-même, luttèrent d'émulation pour l'organisation régulière des écoles, la fondation des universités, des académies, des séminaires et des sociétés savantes (1). Le théâtre ne fut point oublié non plus dans ces nobles efforts civilisateurs, et l'on vit Catherine II, dans ses moments de loisirs, composer des pièces, afin d'encourager l'art dramatique en Russie (2).

(1) La fondation de l'Université de Moscou date de 1747; celle d'un séminaire à Zara de 1771, et celle d'une chaire de langue et de littérature bohême à l'université de Prague, de 1795. Aux universités polonaises de Wilna, Lemberg et Krakovie vint s'ajouter celle de Varsovie, en 1818.

Dans la même année la Russie reçut l'organisation actuelle de l'instruction publique; elle fut divisée en sept grands districts universitaires, à la tête desquels sont les universités de Moscou, de Kioff, de Saint-Pétersbourg, de Kazan, de Dorpat, de Wilna et de Hareoff; chaque ville, centre du gouvernement. est obligée d'avoir un gymnase, chaque capitale de district, une école primaire, et chaque paroisse une école paroissiale. Indépendamment des universités, il faut citer encore le Lycée d'Odessa, fondé par le duc de Richelieu, et enfin ces nombreux établissements d'éducation, soumis au ministère de la guerre.

(2) Le premier théâtre bohème fut fondé à Prague en 1786.

Le catholicisme changeant alors son système de propagande, inonde l'Illyrie d'ouvrages scientifiques et religieux écrits dans l'idiome du pays, et, de nos jours, un prince de l'Eglise, le cardinal primat de Hongrie, Rudney (3), est devenu le plus zélé propagateur de la langue et de la nationalité slovaque.

C'est aussi du fond d'un couvent catholique que s'éleva, en Pologne, la voix éloquente de Stanislas Konarsky (né en 1700, mort en 1773), contre les abus du jésuitisme et l'influence fatale de cet ordre sur la vie politique et littéraire de sa patrie.

Tandis que le catholicisme effaçait ses torts passés envers les Slaves d'occident, la réforme continuait son œuvre bienfaisante pour ceux d'Allemagne, et l'église greco-slave de Russie, sous la direction des Boujinski, des Javorski et des

A Jaroslav, les premiers acteurs russes se montrèrent en 1746; plus tard ils furent appelés à fonder des théâtres impériaux à Saint-Pétersbourg, en 1756, et à Moscou, trois ans après.

(1) C'est dans le dix-huitième siècle que l'on écrivit pour la première fois en slovak, le couvent des Jésuites de Tyrnau et quelques prêtres catholiques, comme Massay, par sa *collection de sermons* (1718), Baizi, Faudli et Bernolak, par leurs travaux linguistiques, essayèrent de donner une écriture à ce dialecte. Plus tard, Rudney fit éditer la Bible (1831), par les soins de Palkovitch, qui s'était déjà occupé avec Bernolak d'un dictionnaire slovak.

Procopovitch (1), prêtait l'appui de sa plume et de son éloquence à la grande œuvre civilisatrice de Pierre-le-Grand. La noblesse de ce pays, unie à celle de Pologne et de Bohème, suivit le généreux exemple de ses souverains, et revint empressée vers la langue qu'elle avait abandonnée dans sa morgue vaniteuse : on vit bientôt à la tête de la littérature ses noms les plus illustres (2).

Le même désir réunit dans une même confraternité les savants de toutes les nations slaves, et le noble but d'approfondir la langue et l'histoire de leur pays, leur fit oublier les nationalités diverses qui les séparaient. Aussi, dans le dernier examen qu'il nous reste à faire de leurs travaux archéologiques et littéraires, ne pouvons-nous plus admettre aucune division, ni politique, ni religieuse, ni linguistique ; car dans cette nouvelle ère littéraire, rien ne sépare plus le slave du midi de

(1) Théophan Procopovitch, archevêque de Novgorod, mort en 1681 ; Etienne Javorski, métropolite de Moscou, mort en 1722 ; Gabriel Boujiusk, évêque de Riazan et Mourom, mort en 1731, se distinguèrent autant par leurs ouvrages de théologie que par leur éloquence.

(2) Le maréchal comte Kinski a donné le premier l'exemple du patriotisme en Bohème par la brochure sur *la nécessité de la langue tchech*. Prague, 1774.

celui du nord, et les travaux les plus spéciaux de grammaire et d'histoire se relient tous, tant par leurs formes comparatives, que par l'idée qui les anime. Seulement, il est bon de remarquer que les savants russes tournèrent leur attention du côté de l'archéologie, tandis que ceux d'Allemagne et de Bohème inclinèrent vers la philologie.

Si nous examinons en premier lieu les travaux historiques et archéologiques de la fin du dernier siècle, nous devons mettre à leur tête ceux de l'académie impériale de Saint-Pétersbourg et de ses deux illustres membres les historiographes Müller et Schlotzer (1), puisque c'est sous leur

(1) Tous deux allemands de naissance; le premier, Gérard Fréderic Müller, vint en Russie enseigner l'histoire et la géographie; plus tard ayant gagné les bonnes grâces de Catherine II, il devint conservateur des archives de Moscou et fut chargé de plusieurs voyages scientifiques dans le centre de l'empire; il mourut en 1783. Ses ouvrages sont: *Recueil pour servir à l'histoire de Russie*, Saint-Pétersbourg, 1732-64. *Origines gentis et nominis Russorum*. — *Voyages et découvertes des Russes*, 1766.

Le second, Auguste Schlötzer, passa plusieurs années de sa vie en Suède et en Russie, où il acquit de grandes connaissances linguistiques. Nous le retrouvons ensuite professeur à Goettingen, où il mourut en 1809. Ses ouvrages sont:

— *Algemeine Nord Geschichte*, 1771.

— *Tableau de l'Histoire de Russie*, *Brême*, 1768.

— *Recherches sur les lois fondamentales de la Russie* (Brême,

direction qu'elle parvint, par de nombreuses recherches sur les manuscrits slaves contenus dans ses actes et ses annales, à rassembler les matériaux précieux qui servirent à Karamzin pour construire son grand ouvrage sur l'histoire de Russie (1).

A-côté de ces noms célèbres, viennent se grouper encore divers auteurs remarquables, autant par leur infatigable activité à chercher et à imprimer de nouveaux manuscrits, que par les savants commentaires dont ils ont su les enrichir (2).

On doit à Navikoff un grand nombre de chartes et de chroniques russes conservées dans l'ouvrage intitulé *Ancienne Bibliothèque Slave*, œuvre aussi précieuse pour l'histoire que pour la philologie.

1777). — La *traduction de Nestor enrichie de commentaires et d'observations*, 5 vol. Goettingen, 1802-1809. C'est à lui qu'on doit aussi les éditions russes de Nestor, Nicon et des codes de Jaroslav.

(1) *Histoire de Russie jusqu'à l'avènement des Romanoff au trône impérial* (1613), par Nicolas Karamzin, 11 vol. Saint-Pétersbourg 1818. Il existe deux traductions allemandes de cet ouvrage et une française, par Thomas et Janfert ; Paris, 1820.

(2) Moussine Pouchkine, l'amiral Schichkoff, le prince Stcherbatoff, le professeur Kalaydovitch, sont ceux qui ont le plus fait pour le développement de l'archéologie slave.

Quoique l'Allemagne, y compris la Bohême (1), ait produit plus d'historiens que de philologues, nous ne pouvons pas laisser ignorer l'attention sérieuse que méritent leurs grands penseurs et leurs grands écrivains du siècle dernier au sujet de l'histoire des races slaves. Ainsi, les ouvrages de l'illustre Herder (2), de Voigt, Betticher et Engel (3), quoique entièrement en dehors de notre sujet, ne laissent pas cependant d'y jeter de vives lumières.

Deux ouvrages plus spéciaux et qui par leur contenu se rattachent tout-à-fait à cette importante question, sont: l'*Histoire de la Serbie*, par Raitch (6) et les *Annales Bohemorum* de Dobner

(1) La plupart des Slavistes bohêmes de notre époque écrivent leurs ouvrages en allemand ou en latin, quoique le contenu en soit éminemment national.

(2) *Idées sur la philosophie et l'histoire de l'humanité*, traduit en français par Edgar Quinet. Paris, 1834, des Slaves, tom. 3. p. 186.

(3) *Histoire de Prusse*, par Voigt;
Histoire de Saxe, par Bœtticher;
Histoire de Hongrie, par Engel.
Voyez en outre Krammer et Sell, pour l'*Histoire de la Pommeranie* et de *Retum Lusaciæ*, par Hofmanes.

(4) *Histoire de la Serbie*, par Raicth, Vienne 1793. — *Histoire de quelques peuples de la race slave et surtout des Croathes, Bulgares et Serbes*, Vienne, 1792-95, 4 vol.
Histoire Bulgare, par Neschkovitch, Bude, 1801. — *Les Ro*

(Prague, 1763). Enfin cette longue suite de travaux et de recherches sur les races slovaques se termine par un ouvrage en langue tchech dû à l'un des plus savants professeurs de Prague, c'est l'*Histoire des Antiquités Slaves* de Schafargik.

Maintenant, avant de passer plus loin, qu'il nous soit permis de parler ici d'une branche de la littérature slave qui, quoique appartenant plus spécialement au domaine de la poésie, est intimement liée à la philologie et à l'histoire; en un mot d'une branche intermédiaire que nous désignerons sous le nom de chant populaire; chant souvent héroïque qui de bouche en bouche a fait parvenir jusqu'à nous les faits glorieux des princes et des guerriers dont l'histoire a perdu les traces, et dont la renommée seule nous a conservé les noms par ces annales vivantes; flambeau brillant

mains sortis des Slaves, par Salaritch, Bude, 1818, ouvrage dans lequel l'auteur s'efforce de prouver que les Romains étaient des Slaves.

— *De originibus slavicis*, Vienne, 1745, par Jean Christophe Jordan. —*Memoriæ populorum ad Danubium*, par Stritter, Pétersbourg, 1774. — *Essai sur la plus ancienne histoire des Slaves*, par Gercke, Leipzig, 1771.

Dans ces dernières années, plusieurs auteurs russes ont marché sur les brisées de Karmazin; nous citerons seulement Polevoi, Pogodin, Oustrialoff et Strogeff.

qui nous guide et nous éclaire au milieu des ténèbres du passé ; poésie sublime dont les auteurs, si dignes de notre reconnaissance et de notre admiration, resteront cependant toujours à jamais ignorés.

Quoique depuis longtemps l'attention des slavistes se soit portée sur la poésie du peuple, elle n'a produit jusqu'ici que des collections séparées et incomplètes, des chants serbes, russes, bohèmes ou illyres, sans nous donner un seul ouvrage qui embrassât, dans une même critique, tous les chants de ces peuplades diverses qu'unit pourtant une même force de sentiments et un même esprit de nationalité.

Aussi est-ce avec peine que nous nous résignons à ne donner ici qu'un faible aperçu de cette littérature; les limites de notre sujet ne nous permettent pas de nous laisser aller aux digressions d'un examen plus étendu.

Les malheurs et l'oppression étrangère qui pendant tant de siècles avaient arrêté le développement politique et intellectuel du Slave, ont laissé dans son cœur une plaie profonde ouverte par la tristesse, et que la résignation a citracisée. Ce sentiment comparé à sa gaîté naturelle forme

un contraste singulier d'un morne abattement et d'une joie délirante qui cependant est commune à toute âme mélancolique. Si vous observez dans sa vie de chaque jour le paysan slave, vous le verrez laborieux et sobre, silencieux et soumis, se résigner aux privations les plus dures et se courber sous les travaux les plus pénibles ; mais regardez-le le dimanche, au milieu d'une fête villageoise, vous ne reconnaîtrez plus le même homme : une conversation bruyante, pleine d'ironie et de fiel, une danse presque frénétique ; enfin la débauche et les excès que peuvent inspirer les passions les plus violentes, auront remplacé en lui, pour quelques heures, toutes ses qualités habituelles. Et cependant il vous sera facile de découvrir sous cette enveloppe accidentelle une mélancolie profonde qu'il essaie en vain d'étouffer par la violence d'une bruyante orgie.

Un autre élément naturel de son existence, c'est ce vif sentiment d'amour qui porte vers la religion et la patrie, embrasse également tout ce qui entoure l'homme dans sa vie de famille, depuis l'arbrisseau qui croît solitaire devant sa chaumière, jusqu'à la colombe sauvage à laquelle il prépare, sur sa fenêtre, la nourriture qu'elle ne saurait

trouver dans les frimas de l'hiver, lorsque la terre a revêtu son linceul de neige.

La joie, l'amour et la mélancolie sont les trois éléments principaux du chant populaire du Slave, et son rhythme musical répond entièrement à ces trois sentiments qui remplissent son âme. Sa mélodie, triste et douce d'abord, passe tout à coup à des accents brillants et fougueux, et se perd ensuite dans une mazourka entraînante, ou se termine par un pas cosaque de la plus joyeuse vivacité. Si nous voulons examiner maintenant cette poésie nationale et primitive, nous y trouverons deux genres de chants bien distincts : le chant héroïque qui sert d'épopée et d'histoire, et le chant lyrique dans lequel le Slave verse toutes ses joies et toutes ses peines. Dans le chant héroïque, il chante les hauts-faits de ses ancêtres, leurs amours et leurs orgies; il aime surtout à y faire ressortir quatre qualités fort peu en harmonie entre elles, et qui cependant possèdent également son estime et son admiration : c'est la piété, le patriotisme, la force physique et la finesse de l'esprit. Ce sont aussi les armes qu'il met dans les mains de ses héros, dans leurs luttes homériques avec les géants, les sorcières et les lutins.

Rien ne saurait l'égayer davantage que le récit d'une fourberie adroite du personnage qu'il chante, pour triompher des lutins qui alors s'attirent tous les quolibets du poète. S'il prend plaisir à châtier l'esprit malin, il appelle à son secours la ruse pour faire triompher la religion, et il terrasse le mauvais génie par des homélies ou des signes de croix.

Dans le chant lyrique, le Slave s'adonne tout entier à sa mélancolie douce et rêveuse ; il s'inspire de la nature agreste qui l'environne, et tend à en rendre, dans son chant, la vie insaisissable, soit en l'animant à la manière de Lafontaine, soit en la peuplant de fées et de génies invisibles. La vie errante du voiturier qui se passe toujours face à face de cette nature sombre et silencieuse, fournit une riche moisson au chant populaire du Slave, et le son langoureux et prolongé de sa voix semble s'harmoniser avec ces lugubres bois de sapins, ou lutter avec l'écho de la steppe à perte de vue qui l'environne. Le plus souvent effrayé lui-même de sa solitude, il laisse tomber les rênes, s'adresse à ses chevaux, les seuls compagnons de sa vie nomade, leur parle, leur chante ses amours et le bonheur qu'il a laissé loin der-

rière lui ; puis, comme honteux de cette faiblesse de caractère, il les lance au galop entamant un air vif et saccadé qu'il n'interrompt que pour leur adresser des encouragements ; il semble alors par la rapidité de sa course, et le son joyeux de sa voix, vouloir échapper à sa tristesse et chasser de son cœur les pensées qui l'accablent.

La poésie lyrique prouve un plus haut degré de développement intellectuel, et s'est conservée exclusivement chez presque tous les Slaves ; elle seule est encore cultivée parmi eux. La poésie héroïque, naturellement plus ancienne, n'existe plus que comme un glorieux souvenir, et semble plutôt appartenir au savant historien qu'à la bouche du peuple. Cependant la Bulgarie et la Serbie n'ont connu jusqu'à nos jours que cette forme primitive de chants populaires, et de nos jours encore ils insèrent dans ces poétiques annales les glorieux faits d'armes des peuples libres du Montenegro, défendant pied à pied, contre la puissance ottomane, les gorges impraticables de leurs montagnes.

Un Cosaque, Kirscha Daniloff donna à la Russie, dans le courant du siècle passé, une riche collection de chants héroïques, que quel-

ques auteurs allemands lui attribuent faussement.

Depuis, le manuscrit de Kroledvor, trouvé en 1812, et les chants serbes édités par Wuk Stéfanovitch Karadjib (1814—23), furent le signal qui, attirant sur le chant populaire l'attention des historiens et des littérateurs russes et allemands, fit apparaître bientôt de nombreuses collections de ce genre (1).

Il nous reste encore à examiner les travaux

(1) Les collections des chants populaires les plus remarquables publiés jusqu'à présent sont les suivantes:

Chants Russes, édités par Kirscha Daniloff, 1804-1818; Novikoff, 1780; Sakaroff, 1838; et beaucoup d'autres. — *Russie Blanche*, Ribinski, 1830. — *Petite Russie*, Maksimovitch, 1827; Pauli, 1839; Markevitch, 1840. — *Serbie*, Vuk à Leipzig, 1814-23-40; Miloutinevicth, 1837. — *Bulgarie*, Notsfid et Stojanevitch. (Voyez leurs grammaires.) — *Illyro-Croathe*, Jambrichitch, 1742; Vraza et Keritka. (Voyez les grammaires de Carinthie et Styrie.)

Bohême, Hanka (manuscrit de Kralodvor. Celakovski, 1822; Rittersberg, 1825.

Slovacks, le même, Celakovski et Vinzel, à Halle 1830. — *Pologne*, plusieurs collections; la plus ancienne est de 1787.—*Polonais de Gallicie*, Venzel Oleska, 1833; une collection des chants de la Lusace vient de paraître à Leipzig, 1845; il existe aussi de nombreuses traductions allemandes de ces chants. Quelques-uns ont été traduits en anglais; ils sont tirés de la collection de Wuk, dans le *Bowring servian popular poetry*. London, 1827. Dans la même année, M. Merimée donna quelques chants serbes dans son ouvrage intitulé *la Gusla*, imprimé à Paris.

philologiques et littéraires des slavistes modernes, travaux qui nous serviront pour ainsi dire de clef et de guide dans nos dernières recherches sur les alphabets slaves. La linguistique est une de ces sciences arides et pénibles qu'il est indispensable d'animer par l'utilité d'un but, si l'on n'a pas la force nécessaire pour la vivifier par la profondeur de l'idée; les recherches minutieuses ne peuvent conduire qu'à des résultats puérils qui ne compteront que comme les matériaux d'une œuvre future. Cependant les auteurs n'en méritent pas moins toute notre estime pour la peine qu'ils évitent à ceux qui les suivront, bien que nous ne puissions les regarder que comme les ouvriers qui préparent les pierres dont les maîtres maçons sont appelés à former un édifice.

Les travaux que nous allons passer en revue peuvent, d'après cela, être divisés en trois catégories bien différentes : d'abord, ce sont les recherches et les compilations, savantes à la vérité, mais portant sur des minuties et sans résultats directs; puis, ceux qui n'ayant qu'une utilité pédagogique, ne sauraient dépasser les bornes de l'école primaire; enfin, ceux dont le but scientifique et les pensées larges et humanitaires, né-

cessitent, avant d'être compris, des travaux préalables et des études sérieuses.

Dans la première catégorie se rangent tout d'abord les recherches profondes et pénibles des linguistiques du dernier siècle (1) qui, ensevelis dans les bibliothèques et les archives, nous donnent les premiers, par des extraits et des descriptions détaillées, une connaissance exacte des *codex* slaves conservés jusqu'à nos jours, et des différentes modifications que l'époque et les lieux où furent copiés ces codex, ont fait subir à la langue dans laquelle ils sont écrits.

A la catégorie des ouvrages purement pédagogiques se rapportent un grand nombre de grammaires et de dictionnaires, qui, précurseurs ou contemporains des travaux de Dobrowski, n'ont pu par conséquent ressentir l'influence de son savoir. Ce sont d'abord deux grammaires slavonnes imprimées à Saint-Pétersbourg : celle de Maximovitch (1723), et celle du métropolite Eugène, qui est suivie d'un dictionnaire assez complet (1783). Un autre dictionnaire grec, latin

(1) Voyez les travaux de Hollm, Frisch, Alter, Durich, Prochajka, Bergius, Lacrose, Michælis, Kohl, Bernolak, Schnurre, Schön, etc., etc.

et slave fut imprimé à Moscou en 1704 ; l'avant-propos en est signé Polycarpe, directeur de l'imprimerie synodale. Un ouvrage postérieur et d'une plus haute importance est le dictionnaire russe de l'Académie de St-Pétersbourg (1789—1806). A la même époque, nous trouvons en Bohême un essai de l'histoire littéraire de ce peuple, par Jungmann, et deux grammaires tchech de Tomza et Regedli. En même temps que le savant slovaque J. Bernolak donne plusieurs ouvrages assez marquants à ses compatriotes de Hongrie et de Moravie (1), des travaux du même genre paraissent en grand nombre (2) à Vienne, Venise,

(1) *Grammatica slavica*, Posen, 1790,
— *Dissertatio slavorum*, Possinii, 1783.
— *Etimologia vocum slavicarum*. Tirnan, 1790.
— *Lexicon slav. lat. germ. hung*, Bude, 1825.

(2) Della Bella. *Diction. lat. Ital. Illyr.*, Venise, 1728; — Voltiggi, *Ricsoslowik Illiriscoga*, *Ital.* I nimacskoga Jesika vecsu 1803; Stulli, *Lexicon lat. ital. Illyr.* Bude et Raguse, 1801.

— Appendini, *gram. de la langue illyre*, Raguse, 1808; — Starosevitch, *nuova grammatica illyrica*, 1812;

— Belcovitch, *Diction. esclavon-allemand*, Vienne, 1796; — Par le même, *une grammaire esclavonne*, Agram, 1757, et Bude 1789;

— Lanossovitch, *Essais sur la langue esclavonne*, plusieurs éditions, 1778-95;

— Habelich, *Dictionnario Croatho-Latino*, Graetz, 1670;

— Bello Tenoiz, *Gazophilacum s. latino Illyricon*, etc., etc., Agram, 1740;

— Jambrechitch, *Interprète latin, allem. et illyr.*, Agram, 1742,

Agram et Graetz pour les Illyro-Croathe (1) et les Hongrois (2). Enfin, il nous reste à citer, pour la Serbie, la grammaire d'Abraham Mrazevitch, écrite en 1794 pour les écoles de Bosnie, Servie et Hersegovie; puis, pour les Vendo-Serbes de Lusace, plusieurs ouvrages de peu d'importance, pour les écoles de Bautzen et de Zvikau (3).

A la tête des ouvrages scientifiques appartenant au domaine des langues slaves, nous trouvons l'illustre philologue bohème Joseph Dobrowski (né en 1753, mort en 1829), qui, le premier, sut comprendre la grande question humanitaire du slavisme; aussi tous ses ouvrages ne respirent-ils que l'union et la réconciliation des divers idiomes slaves qu'il s'efforce de ra-

(1) Sous le nom d'Illyro-Croathe, on comprend les Serbes catholiques de Dalmatie et d'Istrie, les Croathes dn royaume de ce nom, de l'Esclavonie et ceux de la province autrichienne des frontières militaires.

(2) La Hongrie, quoique formée en grande partie de peuples non slaves (Majiars et Allemands), contient cependant de nombreuses colonies serbes, croathes, slovaks et vindes. Sous ce nom nous entendons, d'après Schafarjik, les peuples de Styrie, Carinthie et Carniole.

(3) *Gram*. Mathai, Bautzen, 1721;
— *Vocabulario latino-serbico*, par Swotlik, Bautzen, 1721.

mener tous à un même centre et à soumettre à des règles et des lois communes.

Malheureusement il ne put atteindre ce noble but qu'en partie; mais il laissa à ses successeurs, dans sa grammaire slavonne (*institutiones*), un savant modèle de linguistique raisonnée, autour duquel viennent se ranger toutes les autres œuvres de ce genre; de même que les dialectes slaves se groupent autour de la langue sacrée. Dobrowski avait senti qu'il devait écrire pour tous et que son ouvrage serait estimé par tous; aussi choisit-il la langue de la liturgie comme commune à tous les Slaves : il comprit qu'une foule d'imitateurs soutiendraient l'édifice qu'il venait de construire sur des bases gigantesques.

En effet, quatre grammaires, formées sur les plans qu'il avait tracés, nous ont déjà montré l'influence qu'entraînent les *institutiones* sur le monde scientifique, puisque son idée a germé dans quatre idiomes différents. Ces travaux qui ont posé sur des bases certaines les dialectes serbe, bohème, vinde et vendo-serbe, sont les grammaires raisonnées de Wuk Karadjib, Vienne, 1818, et Berlin, 1824; de Vinceslas Hanka, bibliothécaire à Prague, Prague, 1818—1831;

de Kopitar, bibliothécaire à Vienne, 1808, et de Jordan, professeur à l'Université de Leipzig, Prague, 1841 (1).

A côté de ces ouvrages éminents nous pouvons nommer encore, pour ceux qui désireraient s'adonner à l'étude des langnes slaves, plusieurs grammaires modernes de mérite différent. Ainsi Vostokoff et Grech, pour la langue russe; Marko, pour les langues de Styrie et Carinthie (Graetz, 1843); enfin, pour l'Illyrie, Rudolph Fröhlich, Vienne, 1839.

Outre ces œuvres, il en existe encore un grand nombre d'autres qui sont toutes en grande partie faites pour des Allemands; cependant il y en a aussi d'écrites en français; mais celles-ci se rattachent presque toutes à l'étude de la langue polonaise. Ici cesse notre tâche de citateur et commence celle du bibliophile, car la liste de ces ouvrages devient si remplie, qu'elle appartient plutôt au catalogue du libraire qu'à un ouvrage de philologie (2).

(1) Ce dernier vient de faire paraître une grammaire polonaise avec des extraits de la littérature de ce pays; il promet, dans sa préface, des grammaires semblables pour tous les dialectes slaves. Leipzig, 1845.

(2) Voyez pour ces ouvrages: *Histoire de la langue et de la littérature slave*, par C. de O. Leipzig, 1837.

Aux autres écrits de Dobrowski (1) plus spécialement consacrés à l'étude des anciennes littératures des peuples slaves, sont venus se joindre deux livres fort importants de Schafarjik, l'*Histoire des Langues et des Littératures slaves*, Bude, 1826, et sa *Slovanskaia Narodopis* (description des peuples slaves), Prague, 1843, qui nous ont donné de curieuses et utiles connaissances géographiques et statistiques de ces pays.

Après l'examen historique que nous venons de faire, retournons maintenant à la philologie proprement dite.

En suivant les oscillations et les changements que font éprouver sur un même sen toutes les

(1) Les ouvrages de Dobrowski sont :
— *Script. rer. Bohem.*, Prague, 1784;
— *Böhmische und Märische lit.* Prague, 1779-84;
— *Lit. Magazin für Böhmen und Mähren.* 1786-87;
— *Lit. Nachrichten von einer Reise nach, Sohweden und Rusland*, Prague, 1796;
— *Geschite der Böhm. Sprache und. lit.* Prague, 1792-1818;
— *Slavin*, Prague, 1818;
— *Slovanka*, Prague, 1814-15;
— *Lehrgebäude der Böhm. Sprache*, Prague, 1819;
— *Etymologicon*, Prague, 1813 :
— *Deutch-Böhm.*, *Wörterbuch.* 1802-21;
— *Institutiones linguæ slavicæ*, Vienne, 1822;
— *Kiryl und Methodt.*, Prague, 1823.
Outre une grande quantité d'articles dispersés dans différents journaux.

comparaisons de ces divers dialectes entre eux; dans les dérivés produits par le développement séparé d'un de ces idiomes, nous remarquerons pourtant l'existence incontestable de lois communes à toutes les langues slaves; lois que nous ne pouvons analyser de manière à les embrasser toutes dans une même règle et que nous sommes forcés d'isoler à chaque son, à chaque lettre, pour pouvoir les suivre et les étudier séparément. Mais, nous l'avons dit tout d'abord, nous n'avons ni assez de connaissances ni assez de matériaux pour oser prétendre donner au slavisme une œuvre de philologie comparée, et notre unique objet ici est de désigner, par quelques exemples, l'existence de ces lois secrètes d'après lesquelles se développent et se séparent les différents dérivés d'une même racine, comme les peuples et les idiomes nombreux d'une même race.

Depuis long-temps les peuples slaves demandent une grande œuvre grammaticale et philologique, qui réunisse sous les mêmes lois, tous leurs dialectes, de manière que celui qui en connaît un puisse facilement écrire et parler tous les autres; c'est le désir ardent de ces peuples que nous osons exprimer en leur nom, et si ce but nous

semble trop élevé pour que nous puissions l'atteindre, nous serons du moins heureux si ce léger opuscule pouvait rappeler aux célébrités savantes dans le slavisme, cette tâche pénible que leur impose leur renommée, et si notre faible voix pouvait les engager à rapprocher, à réunir en un seul ouvrage tous les idiomes de leurs frères, dût cette grande œuvre être le symbole du rapprochement et de la fusion future de ces peuples.

Maintenant qu'on nous pardonne quelques détails dans ce but ; détails qui, nous le sentons, sont dénués d'intérêt pour certains lecteurs, à qui ils paraîtront sans doute fatigants, mais que nous devons au développement de l'idée qui nous a dicté ce faible essai.

Les lettres cyriliques étaient au nombre de 40 (1). Ainsi que nous l'avons déjà dit, la langue russe, en se les appropriant, les réduisit à 37.

(1) Le nombre en est encore beaucoup plus considérable, si nous comptons les différentes manières d'écrire une même lettre ; ce qui arrive avec toutes les voyelles qui ont chacune deux et même jusqu'à cinq formes différentes, formes qui semblent avoir eu jadis des désignations particulières, mais qui aujourd'hui sont toutes confondues, et dont le *iat* seul en russe en conserve deux. Voyez les deux premiers chapitres de *Institutiones linguæ slavicæ*.

De ces 37 lettres qui vont nous servir de base pour l'examen des autres alphabets slaves, 24 sont grecques; les autres sont en parties tirées des langues orientales, en partie inventées par Cyril.

Un des points les plus remarquables de cet Alphabet est l'existence de deux *demi-voyelles*, ce que l'on ne retrouve dans aucune langue du monde. Leur emploi, réduit maintenant à une simple accentuation dans la prononciation des consonnes, était beaucoup plus étendu autrefois, et nous en retrouvons encore plus d'une trace dans la composition des autres lettres. Mis à la fin des mots qui se terminent par une consonne, ces signes ne servent plus qu'à donner à cette dernière lettre un son bref et guttural (le *ière*), ou bien une prononciation douce et mouillée comme celle donnée en espagnol à l'*n* recouverte de la *tilde* (ñ) et dont le son est représenté par le *gn* des Italiens, dans le mot *bisogna*, ou par les mêmes lettres, en français, dans le mot *signe ;* ou bien encore comme celle de l'*l* dans les mots *ella* (espagnol), et *fille* (français) (le *ierik*).

Le *ière* est le premier son qui sort de la bouche en prononçant l'*a*, l'*o*, le *ou* ou l'*u* (ou) ; c'est ce

son indéterminé encore qui est indiqué en français sous la forme de l'apostrophe, et dont on ne peut cependant se rendre bien compte. Aussi est-ce ce signe (que nous désignerons dorénavant par une apostrophe, pour plus de facilité) qu'employaient les anciens auteurs quand l'hésitation de la langue ne leur permettait pas de fixer la prononciation d'une voyelle dure (*v'lk*, *p'lk*, *volk*-loup ; *ploug*-charrue).

Le *ierik* placé à la suite d'une consonne la mouille, comme nous venons de le dire, et remplit le même office que l'*i* dans *fille* ou que le *gn* dans *montagne* ; mais placé devant une voyelle il remplit une tout autre fonction, celle d'un *i* très court, comme le *j* allemand, ou comme la seconde partie de l'*y* en français, dans *ayeux*. Nous désignerons dorénavant le *ierik* par un *j'*.

De même que le *ière* servait jadis d'intermédiaire entre l'*o* et le *ou*, le *j'* était aussi l'intermédiaire entre l'*e* et l'*i* *lj'tj'-liti*-verser *mj'tch*-*metch*-glaive.

Quelques savants ont cru voir dans ces demi-voyelles la désignation du masculin et du féminin ; mais cette théorie tombe d'elle-même, puisqu'on les trouve également à la fin et dans le mi-

lieu des mots. M. Grimm croit voir dans ces deux signes les voyelles *u* et *i* dégénérées (1) et réduites à un demi-son indéterminé; sans vouloir soutenir cette opinion quant au *ière* (qui, excepté en russe, est déjà exclu comme inutile de tous les idiomes slaves (2)), nous pouvons affirmer avec raison que le *ierik* est bien une voyelle tout entière, un *i* clairement exprimé, mais trop court pour former à lui seul une syllabe; aussi, dans la versification russe, est-il permis de remplacer à volonté l'*i* suivi d'une autre voyelle par un *j'*, pour fondre deux syllabes en un même son. Nous retrouvons dans le développement historique des langues slaves cette même oscillation entre l'*i* et le *j'* qui remplace aujourd'hui dans la grammaire russe l'*i* des infinitifs slavons et serbes. (au lieu d'*iti-itj'* et *itch* en polonais).

En passant à l'examen des onze voyelles (3)

(1) M. Grimm, pour prouver que le *ière* est un *u* dégénéré (Nachhall, *écho*, de l'*u*) fait les rapprochements singuliers des mots *dom'* avec le *domus* latin et *syn'* (fils) avec le *sunjus* des Goths où le *ière* et le *ieri* qui en découle sont tous deux remplacés par un *u*. Voyez la page XXXVI de son Introduction à la grammaire de Wuk.

(2) L'alphabet glagole l'avait déjà exclu au douzième siècle, tout en conservant le *ierik*.

(3) *a*, *ié*, *ü*, *o*, *u*, *è* (ouvert), *ia*, *iu* (iou), *iai*, et *ierri*. Nous

qui entrent dans la composition de l'alphabet russe, nous y retrouvons de nouveau ce *j'* qui, joint aux cinq voyelles primitives *a, è* (ouvert) *i, o* et *u* (ou), forme une nouvelle série de cinq autres sons, le *j'a, j'e* (*é* des Bohèmes), *ü*, (*u*, *i* double) *j'o* (qui n'est point compté comme lettre et s'écrit par *ë*), et *j'ou* qui, en se joignant à la lettre composée *é*, forme le *iat* (ye); enfin l'*i* suivi du *j'* détermine dans la langue russe l'*i* court (kratkoï). En Styrie, on renverse le *iat* en le prononçant *iéi* au lieu de *ié* (1).

La onzième voyelle (*iéri*) est évidemment, d'après son nom et sa forme, un composé du *ière* et d'un *i*; ou plutôt elle occupe le milieu entre les deux demi-sons *ière* et *iérik*, c'est-à-dire, d'après la pensée de M. Grimm, entre *u* et *i* (*ou-i*), et en effet, la prononciation de ce son inexprimable pour tout autre que pour un Slave,

ne comptons pas l'*ijitsa* grec, qui ne s'emploie que dans quelques mots provenant de cette langue.

(1) Le *iat* semble dans les anciens ouvrages avoir souvent été confondu avec le *ia* qui le remplace toujours dans les lettres glagoles, et qui, d'après Bogoritch, peut même se mettre en croathe à la place d'*e*, d'*i*, et du *ej* (iat des Vendes) le *iat* pour *ia*: ainsi: *yezva* au lieu de *iazva* (peste). Voyez *Institutiones linguæ slavicæ*, pag. 25.

se rapproche d'un *u* guttural qui, passant par l'*é*, se termine en *i* (*ou*, *u*, *é i*) (1).

Ces deux demi-voyelles déterminent la prononciation des lettres qui les précèdent et rendent inutiles, en slavon et en russe, toute espèce d'accents; c'est pour cela que ceux-ci n'ont été introduits dans les autres idiomes slaves que pour remplacer les demi-voyelles.

Avant de passer à l'alphabet serbe qui, par sa forme, se rattache encore à celui de Cyril, nous devons consacrer quelques mots aux signes d'abréviations de la langue sacrée, lesquels n'étant soumis à aucune règle, présentent une des plus grandes difficultés que l'on éprouve à la lecture de cette langue.

Le *titlo* (2) (une barre arrondie dans le genre

(1) Deux choses viennent encore confirmer cette supposition : d'abord la substitution au *ieri* slavon et russe d'un *u* en Petite-Russie et d'un *i* dans le midi : *byl*, *boul*, *bil* (j'étais), ensuite la forme de l'*y* qui exprime le *ieri* en polonais. est l'*u* de l'alphabet russe, et, si nous nous souvenons de plus que l'ancien slavon n'employait jamais l'*u* (y) autrement que précédé d'un *o*, en ramenant l'*y* à un *u* français (c'est-à-dire à son emploi primitif en grec), nous le verrons encore se rapprocher de sa destination polonaise.

(2) Dobrowski croit l'emploi du *titlo* tout à fait honorifique (*honoris causæ*); c'est-à-dire qu'il ne se place que sur les noms

de l'accent circonflexe) se plaçant au-dessus d'un mot, suppose ordinairement une ou deux voyelles abrégées.

Le Slovo-Titlo (un C allongé surmontant le Titlo) placé au-dessus d'un mot le raccourcit souvent d'une syllabe entière. Mais ces abréviations, qui comprennent quelquefois jusqu'à six lettres sous un même signe, proviennent-ils de l'ignorance grammaticale de leurs auteurs, ou de la paresse des copistes? c'est que nous ne saurions décider.

Ce qui est irrécusable, c'est l'influence qu'ont eue ces signes abréviatifs dans la séparation des différents dialectes, peut-être est-ce là la preuve que toutes ces langues diverses, séparées déjà au dixième siècle, ne doivent qu'à cette méthode d'abréviations leur communauté apparente, et qu'unies toutes par leurs racines, elles ne nous semblent être un même idiome que parce que leurs monuments écrits, grâce à ces abréviations, ne contiennent que les racines des mots, en sous-enten-

propres, comme : Dieu, Jésus, Vierge, etc., noms dont l'abréviation ne peut être apprise que par l'habitude. Voir *Institutiones linguæ slavicæ*, pag. 60.

dant les lettres et les syllabes qui pourraient nous faire remarquer leur différence.

C'est ainsi que quelques savants expliquent la rapidité avec laquelle se répandirent les œuvres de Cyril chez des peuples dont les idiomes, d'après eurs propres opinions, étaient déjà bien éloignées les uns des autres.

Nous ne pouvons cependant croire à un tel accord dans la manière d'écrire tous ces dialectes si différents, et cela dans une époque où il n'y avait pas de grammaire, et où les peuples de la même race ignoraient leur existence réciproque. Aussi, serions-nous plus portés à voir dans ces abréviations une preuve nouvelle de l'existence réelle, à cette époque, d'une langue mère qui ayant seule la faculté d'employer la plume, tâchait par le moyen du Titlo, de se rendre plus compréhensible.

Le Serbe moderne (1) ne conserve plus que

(1) Nous nous fondons ici entièrement sur la grammaire de Wuk, cependant ayant examiné une pièce de vers en serbe, composée par le Vladika de Montenegro en 1844, nous ne pouvons nous dispenser de dire que nous y avons retrouvé non seulement les demi-voyelles, mais encore le *ia*, *iou* et même l'*iat* qui en rend la lecture difficile, par sa ressemblance avec le *tié* et le *dié* qui s'y rencontrent aussi.

vingt-une des lettres cyriliques, et comme il exclut surtout de son alphabet les deux demi-voyelles, il est obligé de les remplacer par cinq lettres différentes; d'abord c'est le *j* qui est bien le même que *j'*, mais sous une forme différente; puis, ce sont les lettres *djé*, *tjé*, *ljé* et *gné* qui, par leur figure, prouvent l'existence du *iérik* slavon; de plus, il est forcé d'admettre les accents jusque-là inconnus aux Slaves; enfin, une vingt-septième lettre est destinée en Serbe à distinguer (comme en Polonais) le son *dch*, avec la lettre slavonne *r* (*tch*).

L'alphabet latin, trop pauvre pour exprimer tous les sons slaves contenus dans celui de Cyril, est obligé d'obvier à cette pénurie de lettres par des accents, des cédilles, des traits et enfin des diphthongues qui, comptées pour des lettres à part, portent leur nombre en polonais à dix voyelles et 34 consonnes, tandis que le tchech et le croathe n'adoptant comme caractères supplémentaires que quelques lettres barrées ou composées, ne tiennent compte des accents que pour désigner la prononciation d'une manière plus précise; ainsi, l'alphabet polonais contient deux *b* (le *b* simple et le *b'*), comme si en français l'on comptait quatre *e* dif-

férents à cause des accents qui les distinguent.

Le *tch* slavon se divise comme en serbe, en *tch* (cz) et *dch* (dz avec un accent circonflexe); puis encore, le son *ts-sch* (*c* avec un accent circonflexe); le *ts* russe passe au *ds* (dz), et le *stch* s'écrit *czsz*. Parmi les voyelles polonaises, nous devons remarquer l'*ô* (*au* boh.), l'*a* et l'*é* (avec une cédille) qu'on ne retrouve dans aucune autre langue, et qui, avec la cédille sous-entendent *nn*, *ng*, (*blad* pour *blangd; bledny*, pour *blengdniu*, *perdu*, *dérouté* (1). Restent encore à citer, du même alphabet, le *rz* (*rsch*) que nous retrouvons en bohème représenté par un *r* accentué, et l'*l* barrée par le milieu, qu'en Lusace les Vendo-Serbes prononcent comme un *l* dur, mais qu'en Pologne on assimile au *v* allemand (entre *v* et *f*).

Après un alphabet aussi compliqué, la langue

(1) M. Vostocoff croit retrouver ces trois voyelles polonaises dans l'évangile d'Ostromir sous les diverses formes d'*a* et d'*u* employées dans l'ancien slavon; nous les désignons dans notre tableau en les renfermant dans des parenthèses. De plus l'*ô* nous semble avoir par sa forme quelque analogie avec l'*uk* slavon qui composé de l'*y* (*ou* russe) l'enclave et la fait précéder d'un *o*, ce qui pourrait faire croire que l'*oy* n'était pas un *ou* simple, mais bien le *aou* (*au* allemand) employé jusqu'à nos jours dans les contrées où l'alphabet slave fut composé par Cyril.

tchech nous semblera plus facile à la lecture, même après les innovations introduites récemment dans son orthographe, lesquelles du reste ne sont pas généralement adoptées. Les réformes de la grammaire bohème ne nous permettent pas de fixer au juste le nombre de ses lettres à vingt-sept ou vingt-huit. Vingt-deux de ces lettres, excepté le *g*, le *q* et l'*x*, dont les sons n'existent pas en tchech, appartiennent entièrement au latin, quoiqu'elles soient souvent écrites en lettres allemandes; les autres lettres sont le *c* (*tch*), *s* (*ch*), *z* (*j*), *r* (*rch*), (toutes ont l'accent circonflexe) et le *ch* (*kh*). M. Hanke adopte le *g* dans sa grammaire pour le *iérik* slavon, ou le *j*', comme nous l'avons désigné auparavant. Le *gu* est un son entièrement inconnu en Bohème, on l'y remplace par un *h* aspiré; tandis que le russe est obligé de traduire l'*h* allemand en français par un *g* et d'écrire *Genri* pour *Henri*, *Gambourg*, *Hambourg*, et, chose singulière, l'habitant de la Petite Russie prononce comme en Bohème le *gu* pour un *h*; quand au Slovak (dialecte tchech), il suit la même règle que le Russe.

En Bohème, les accents ressemblent beaucoup, quant à leur emploi, à ceux de la langue fran-

çaise, avec cette différence qu'ils peuvent comme en polonais être placés sur certaines consonnes pour les mouiller ou les allonger.

Les alphabets illyres, croathes et carnioles, calqués sur le tchech, n'en diffèrent que par quelques diphthongues. Quant aux lettres glagoles, nous croyons pouvoir les passer sous silence, puisqu'elles ne se distinguent des slavonnes que par leur forme, et qu'elles n'ont jamais dépassé les murs de quelques couvents de Dalmatie.

En analysant les diverses variations des sons qui séparent entre eux les dialectes, nous ne pouvons point refuser au climat une influence certaine ; cependant nous ne saurions être de l'avis de ceux qui croient distinguer les slaves du midi par la richesse des consonnes, et ceux du nord par celle des voyelles; car si les nombreuses voyelles des Russes et des Polonais semblent, à en juger par les grammaires, se réduire de beaucoup dans le midi, cette réduction n'existe point dans la langue, et n'est que le résultat de la modification de l'alphabet par l'introduction des lettres latines, qui, dans ce cas, semblent avoir nouvellement étendu leur influence jusque sur l'orthographe serbe, du moins c'est l'opinion

de Vuk Karadjib. Quant à l'assertion précédente, relative à la minutieuse distinction que font des consonnes les peuples du midi, nous croyons avoir suffisamment repoussé cette opinion en renvoyant à l'examen de l'alphabet polonais. L'influence du climat se réduit donc à nos yeux à un seul adoucissement de sons trop durs à prononcer pour des peuples méridionaux. Ainsi, le *stcha*, le *kha* (*x*), l'*f*, le *iéri* (*y* pol.), des langues du nord s'adoucissent en descendant vers l'Adriatique, et deviennent: *cht* (en Styrie), *h*, *v* allemand (*l* barré des Polonais), et *i*, pour disparaître quelquefois entièrement chez le Serbe et le Dalmate. Les lettres *ou* et *l*, dont nous aurons encore occasion d'observer les singulières affinités, suivent dans quelques cas cette même loi d'adoucissement, et passent en *u* (1) et *au*, puis en *av*. C'est à la même cause peut-être que nous pourrions attribuer la règle du grammairien serbe qui élague *l* devant un *ou*, règle sur laquelle nous reviendrons plus tard.

Si nous examinons les différences qui séparent

(1) Dans la Carinthie inférieure et chez les Esclavons de Hongrie, l'*u* se prononce comme en français *u* au lieu d'*ou*. Voyez la grammaire de Murko, pag. 5 et 7.

ces dialectes l'un de l'autre, nous croyons pouvoir, pour plus de clarté, diviser leurs variations en trois catégories :

Dans la première, nous classerons les lettres remplacées par d'autres, en ayant soin de considérer que ces signes toujours ont une affinité, une certaine analogie entre eux.

La seconde catégorie contiendra les lettres qui peuvent être entièrement élaguées et celles intercalées de nouveau dans une racine qui ne les contenait pas auparavant.

Dans la troisième, nous comprendrons les signes composés qui réunissent deux sons simples et les fondent ensemble, et nous examinerons les cas où ils se divisent eux-mêmes en deux sons.

Dans la première catégorie, plus les sons sont expressifs, plus ils risquent, pour l'harmonie du langage, d'être remplacés par d'autres, à la moindre variation qu'éprouve la racine d'un mot ; mais la lettre appelée à opérer ce remplacement ne peut dépendre d'un choix arbitraire et doit nécessairement, puisqu'elle dérive de ce sens primitif, s'en rapprocher assez pour garder la trace de son origine. Cette nécessité harmonique de la langue ne s'étend que bien plus rarement sur les sons plus

doux et moins déterminés *b-p*, *d-t*, *v-f* etc., etc.; mais cette douceur leur permettant entre elles plus de ressemblance, elle donne lieu à une certaine oscillation entre ces lettres qui les fait souvent prendre l'une pour l'autre dans quelques dialectes du midi; c'est-à-dire qu'en admettant la division de Dobrowski (1) des sons, des consonnes en *labiales*, *linguales*, *dentales*, *sifflantes* et *gutturales*, nous pouvons poser ici, comme règle presque générale, qu'une lettre ne se remplace que par une autre de la même division : ainsi les *labiales b*, *m*, *p*, *v*, ne varient jamais qu'entre elles et cela, comme nous l'avons dit plus haut, à cause de la faiblesse de leur prononciation. Ainsi l'Illyre nomme indifféremment Venise, Venetki, Benetki et Mletki; ce dernier exemple peut s'appliquer de même aux lettres *linguales l*, *n*, que le Serbe et le Dalmate confondent volontiers. Quand l'*n* est précédé d'un *m* (voy. l'exemple ci-dessus) cet *m* doit se changer en *v*, si non l'*n* devient un *l* (2). Il faut encore ajouter ici la mutation des *linguales*

(1) Voyez les *Institutiones linguæ slavicæ*, pag. 9.

(2) C'est ici une règle de grammaire et, par conséquent, elle doit être soumise aux lois de l'harmonie linguistique. Voyez la grammaire de Vuk, pag. 9.

et des *sifflantes* dures en lettres douces qui leur répondent en Polonais et en Serbe : par exemple le passage du *d* en *dié*, de l'*n* en *nié* et du *t* en *tié*, etc. ; mais les lettres qui ont le plus besoin de ces lois, sont les *sifflantes* et les *gutturales* ; en réunissant ces deux classes, on pourrait former une échelle de sons qui, passant l'un dans l'autre, se remplacent tour à tour.

gu (h)	— *kh*	— *k*.
j	— cha	— tsé.
z	— s	— tche.
(1)	(2)	(3)

On rencontre parfois des exceptions à ces règles générales, qui ont pour cause l'oscillation de la langue ; ainsi, le *gu* est souvent prononcé comme un *kh*. En Bohème, ces sons se changent souvent tous deux en un *h* aspiré, et si nous jetons un coup d'œil sur les voyelles, nous y

(1) Par exemple : *Bog* (Dieu) nominatif; *Bojé* (vocatif) ; en slavon *Bozé*.

(2) *Grekh* (péché), *grechit* (pécher) ; *Less* (bois), *Lechie* (démon des bois).

(3) En polonais *czlovick*—*czlovidze* (l'homme — de l'homme); en slavon *reka* — *retsé* (rivière), *routchei* (petite rivière). Voyez *Institutiones linguæ slavicæ*, pag. 40, paragraphes 11, 12 et 13.

trouverons les mêmes exemples d'hésitation dans les sons Ainsi, le Russe qui maintient l'*o* de l'orthographe slavonne, le prononce la plupart du temps *a*; le serbe écrit déjà *a*, et dans bien des mots, cette lettre a remplacé l'*o* de la langue primitive. Nous trouvons par exemple dans les chartes des princes russes des quinzième et seizième siècles, le nom d'André écrit tantôt par *o*, tantôt par *a*,et c'est seulement au dix septième siècle que nous en retrouvons l'orthographe actuelle. Nous pourrions en dire autant d'une foule de cas où la prononciation populaire finit par vaincre l'ancienne manière d'écrire, si nous n'avions la crainte que ces exemples ne nous éloignassent trop de la voie que nous suivons en ce moment.

D'un autre côté, l'*a* passe souvent en *o*, chez le Bohème, devant les lettres *l* et *r* (*rosoum* au lieu de rasoum).Le slave de Styrie et de Carniole, dans les districts de Bleibourg et de Volkersmarkt (1), prononce *a* non accentué comme *o* *mlad*, *mlod*, — jeunes, *glad*, *glod*, — faim, et le Polonais va même jusqu'à écrire ces mots par

(1) Voyez la *grammaire* de Murko, pag. 2, Graetz, 1843.

un *o*. La langue russe suit cette influence, mais en intercalant toutefois deux *o*, *glad*, *golod*, *grad*, *gorod*, — ville. Dans la terminaison des génitifs singuliers des adjectifs, cette langue place à côté l'un de l'autre les deux cas de l'*a* passant à l'*o*, et *vice versâ*, elle prononce *ova* et écrit *ago*.

De même, comme nous l'avons déjà vu, en polonais et en serbe, les lettres sifflantes dures se remplacent parfois dans la modulation d'un mot par la lettre adoucie qui y correspond; de même, en russe et en slavon, les voyelles *a*, *o*, *au*, sont remplacées par *ja*, *ó*, *jou*; mais ces substitutions ne peuvent appartenir à notre première catégorie; car elles ne sont, au fond, qu'apparentes et ne proviennent que de l'admission d'un *iérik* (*j'*) qui adoucit la lettre qu'il précède. Aussi, dans ces cas, où le polonais pour les consonnes, le russe pour les voyelles, sont forcés de faire une substitution, le bohème ne fait qu'ajouter un accent à la lettre que les autres sont obligés de changer.

Il serait trop long d'énumérer ici les diverses oscillations des voyelles; ce sont d'ailleurs des formes grammaticales particulières à chaque con-

trée (1) : nous nous contenterons de remarquer la confusion fréquente des lettres *l* et *v* avec l'*o* et l'*ou* dans les dialectes du midi. Quoiqu'on termine en Carinthie et Illyrie l'imparfait de l'indicatif en *al*, on le prononce souvent aussi en *au* (*aou*), comme l'écrit le bohème, et en *ao* comme le serbe. Celui-ci, à la fin d'un mot, enlève la lettre *l* en doublant la voyelle qui la précède : *sol*, *soo* (sel) ; *sokol*, *sokoo* (faucon) (2). Le *v* et l'*u* que confondent souvent les anciens auteurs latins et français, sont de même dans les idiomes slaves de Styrie, Croathie et Carniole, très fréquemment pris l'un pour l'autre et prononcés indifférement.

Dans la seconde catégorie, si l'on compare les dialectes slaves entre eux, l'on remarque souvent, dans une de ces langues, la disparition subite d'une des lettres fondamentales, sans qu'aucun autre signe vienne la remplacer ; d'un autre côté, on y trouve aussi des sons étrangers qui s'inter-

(1) Voyez les grammaires de Hanke, pag. 6; de Froelich, pag. 26, et de Jordan, pag. 29.

(2) Les Serbes remplacent parfois ce redoublement d'une voyelle par l'accent circonflexe, qui, dans ce cas, a, en serbe, la même valeur qu'en français, celle d'allonger la lettre. Ainsi, on écrit parfois *sô-sokô*. Voyez la grammaire de Karadjib, p. 12.

calent dans les anciennes racines ; mais ces changements provenant de causes diverses, ne peuvent être expliqués que par un examen séparé de chaque différent cas.

La langue serbe ne possédant pas la lettre *kh* (x), rejette ce son aussitôt qu'il se rencontre au milieu des mots ; mais lorsqu'il se trouve à la fin, on le compense par le doublement de la voyelle qui le précède : *lad*, au lieu de *khlad* (froid) ; *duovnick*, au lieu de *dukhovnick* (confesseur) ; *mâ* ou *maa*, au lieu de *makh* (un signe de la main) ; *vlaa*, au lieu de *vlakh* (*valach*). Quelquefois le Serbe remplace le *kh* par un *u*, un *gu* ou même un *j* ; mais alors ces exemples se rapportent à la catégorie précédente.

Pour donner quelques idées de ces règles dont on ne saurait désigner au juste la cause, nous ne citerons que les lettres *d* et *l* (1) comme étant celles qui sont le plus soumises à l'arbitraire ; ainsi, dans la formation des verbes slavons et russes, le *d* se fait souvent précéder d'un *j*, qui souvent le remplace entièrement, comme dans le participe

(1) Ne pouvant pas faire ici l'exposé de tous les cas différents, nous renvoyons le lecteur aux *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 45, parag. 19 à 24.

de *noudit*-forcer ; *noujda*, *noujéne*-nécessité, nécessaire.

En polonais, comme aussi quelquefois en russe, le *d* s'intercale devant la syllabe *lo* : *kadilo*, *kadidlo* (encensoir).

Dans la formation des dérivés, le *d* de la racine primitive disparaît devant *n j* et *l* : *prazdnik* (fête), *bozdna* (précipice), *tchoujdi* (étranger), s'écrivent et se prononcent sans *d*, quoique *bezdna*, par exemple, provienne des mots *bez*-sans, *dno*-fond. Le Russe intercale volontiers un *l* devant les voyelles *ia*, *iou* ; ainsi, dans *zemia* il écrit *zemlia* (terre); tandis que le Serbe rejette cette lettre chaque fois qu'elle est précédée d'un *u* (ou) : *vuk*, au lieu de *vulk* (loup). C'est ici le lieu d'examiner cette particularité singulière de la langue bohème, qui compose des syllabes et des mots entiers sans l'aide d'une seule voyelle. Nous croyons en trouver la cause dans la manière mentionnée plus haut de remplacer les voyelles dans l'ancien slavon, par un *ière*, ou un *titlo*, qui, avec le temps, se change chez le Russe en *o*, chez le Serbe et l'Illyre en *ou*, chez le Polonais en *e*, chez le Petit-Russien en *i*, et reste sous-entendu en tchech, l'alphabet latin ne pouvant pas rendre

cette abréviation et la langue populaire n'ayant point alors fixé sa prononciation.

Exemple : en bohème *vlna* (vogue), en russe *valna*, en polonais *velna*, petit-russien *vilna*, illyre *voulna*, serbe *vouna*.

Vlk (loup) en bohème, *volk* en russe, *vilk* en polonais, *voulk* en illyre, et en serbe *vouk*.

Le langage populaire ajoutant souvent des sons nouveaux, le grammairien qui ne saurait les autoriser se trouve dans un grand embarras, et n'a d'autre alternative que de se jeter dans une adoption illimitée, ou de recourir à une rigueur qui peut s'étendre au-delà de ses droits.

Nous nous expliquerons ici par un exemple très remarquable, commun à tous les idiomes slaves : c'est la répugnance qu'ont tous ces peuples à commencer un mot par une voyelle (nous ne parlons ici que des primitives *a o u*-ou, qu'ils tâchent toujours de faire précéder d'un *v* ou d'un *ièrik;* c'est-à-dire d'un *j* pour les langues du midi. Ainsi, le russe, qui cependant est le moins soumis à cette espèce d'antipathie, a gardé pourtant dans certains mots le *v* de la prononciation populaire ; là où le slavon commence par un ѹ; *vossem*, au lieu d'*ossem* (huit) ; le slovak et le bas-peuple bohème

étendent cette prononciation sur tous les mots commençant par *o ;* de manière que le philologue, induit en erreur par cette fausse prononciation, retranche, d'un autre côté, le *v* suivi d'un *o*, là même où la langue-mère le conserve. Ainsi, il écrit souvent, *oda*, au lieu de *voda* (eau) ; de même le Slave de Styrie et celui de Carinthie prononcent faussement *jiti* au lieu d'*iti* (aller), *vako* au lieu d'*oko* (œil), *jedine* au lieu d'*edine* (un seul, unique) ; et, en ce cas, le Russe conserve aussi cette prononciation par celle de son *e* qui est, comme nous l'avons vu, une lettre composée.

La dernière catégorie nous offre des oscillations qui proviennent de la division d'un son composé en deux lettres simples dont il était formé ; la disparition d'une de ces lettres occasionne la différence de prononciation des divers dialectes. Ainsi le *iat* étant composé, comme nous l'avons dit, d'un *i* et d'un *é* (*ie*), se décompose tantôt en *i* simple (pour le Polonais et le Petit-Russien), tantôt en *ie* (c'est ainsi que prononce le Russe, et c'est par cette lettre que le Serbe remplace le *iat*), tantôt aussi en *è* (chez le Croathe) ; tandis que le Bohème, gardant seul sa prononciation exacte, quoique cette lettre n'existe plus chez lui, l'écrit

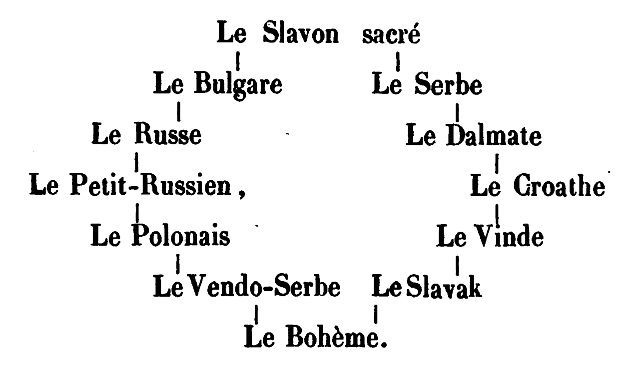
ié (*ye*); enfin, en Styrie, tout en gardant le son composé du *iat*, on le renverse et l'on fait d'un *i-ie* un *iei* (1). Cette lettre n'existant plus qu'en russe et sa prononciation y ayant été altérée, nous ne pouvons donner ici qu'un exemple de la prononciation des mots où le Slavon emploie le *iat*, en nous servant de l'orthographe qui en français peut en rendre le plus exactement la différence : en bohème, *nyème* (muet), en russe et en serbe *nième*, en croathe *nème*, en polonais et petit-russien *nime*, et en carniole *neime*. Quelquefois aussi, dans la formation d'un mot composé, deux lettres se touchent, se fondent en une nouvelle; par exemple, *s* (avec) la particule d'agglomération et de réunion, en se réunissant à un mot qui commence par un *tché* (*tchot*-compte numérique), se fond en un *stcha* (2) et forme le mot *stchot*-calcul. Ainsi le Serbe qui forme un adjectif du mot *lioudi*

(1) Voyez le *Slavin* de Dobrowski, pag. 18

(2) La lettre *stcha* étant, dans les différents dialectes, exprimée par des signes et des diphthongues diverses, sa prononciation s'en trouve altérée; ainsi, le Polonais la formant du *cha* (*sz*) et *tch* (*cz*) la prononce *chtch*; tandis que le Croathe, l'écrivant *sch*, la confond avec le *cha*, et le Vinde la renverse en *cht*. Voyez *Institutiones linguæ slavicæ*, pag. 8 et 33, et la grammaire de Vuk, pag. 15.

(gens), en y ajoutant la terminaison *ski*, écrit, au lieu de *ds*, une seule lettre, le *tsé* (*c* bohème), *lioucki*.

En terminant cet aperçu, bien insuffisant sans doute, des langues et des alphabets slaves, nous nous permettrons une dernière observation sur leur division en occidentales et orientales, division que nous avons suivie nous-même, mais qui cependant, quoique très juste en certains cas, porte dans sa dénomination même un principe faux, puisqu'au lieu de réunir tous ces idiomes en une seule et immense chaîne dont les anneaux se lient les uns aux autres, elle les divise en deux catégories à jamais distinctes et séparées; quoique en comparant ces différents dialectes, on trouve entre eux des analogies qui prouvent en quelque sorte cet enchaînement. Ainsi, le petit-russien a une ressemblance frappante avec le polonais; le vinde nous semble se rapprocher plus encore du bohème que des idiomes dans lequel le range cette division. Nous croirions donc plus juste de former, d'après les analogies qui rapprochent ces divers dialectes entre eux, le tableau suivant:



Si nous nous rappelons encore que le slavon sacré n'est autre que l'ancien bulgare, la position géographique des peuples slaves semblera nous venir en aide dans la formation de ce grand cercle d'idiomes et de nations, dont le centre géographique est formé par cette Hongrie Madjare, qui fut toujours un refuge hospitalier pour tous les Slaves obligés de fuir la persécution religieuse ou la domination étrangère.

FIN.

Paris, imp. de Maulde et Renou. 3165

ERRATA.

Page 11, ligne 2, au lieu de *en*, lisez *à*.
Page 16, ligne 20, au lieu de *Varègues*, lisez *Varègues*.
Page 17, ligne 7, au lieu de *Dmytry*, lisez *Dmitry*.
Page 16, ligne 7, au lieu de *ayant été éclairé de Constantinople des*, lisez *ayant reçu de Constantinople les*.
Page 20 (note), ligne 21, au lieu de *Mistilaw*, lisez *Mistislav*.
Idem ligne 25, au lieu de *Cyrisbach*, lisez *Grisbach*.
Page 22, ligne 20 (note), au lieu de *Damasquin, exarque*, lisez *Damasquin, par Jean, exarque*.
Page 29, ligne 23 (note), au lieu de *Gueschichte*, lisez *Geschichte*.
Page 32, ligne 23 (note), même observation.
Page 33, ligne 16, au lieu de *slavons*, lisez *slovaks*.
Page 41, ligne 13, au lieu de *Bogovitch*, lisez *Bogoritch*.
Page 54, ligne 25, au lieu de *retum*, lisez *rerum*.
Page 55, ligne 2, au lieu de *slovaques*, lisez *slavonnes*.
Idem, ligne dernière (note), au lieu de *Strogeff*, lisez *Stroyeff*.
Page 56, ligne 4, supprimez *toujours*.
Page 67, ligne 8, au lieu de *Grech*, lisez *Gretch*, et au lieu de *Marko*, lisez *Murko*.
Page 68, ligne 14, au lieu de *sen*, lisez *son*.

Page 71, dernière ligne, supprimez le *ou* ou.

Page 72, ligne 8, au lieu de *p'lk*, lisez *Pľk*.

Page 73, dernière ligne, au lieu de *a*, *ié*, *ü*, *o*, *u*, *è*, lisez *a*, *ié*, *i*, *ü*, *o*, *ou*, *è*.

Page 74, ligne 7, au lieu de *qui*, lisez *et*.

Page 75, ligne 20 (note), au lieu de . *est*, lisez , *et*.

Page 77, ligne 6, au lieu de *eurs*, lisez *leurs*.

Page 78, ligne 12, au lieu de *r* (*tch*), lisez seulement (*tch*).

Page 81, ligne 12, au lieu de *les*, lisez *ces*.

Page 83, ligne 22, au lieu de *sens*, lisez *son*.

Page 84, ligne 7, au lieu de *des sons*, *des consonnes*, lisez *des sons consonnes*.

Page 87, ligne 12, au lieu de *au*, lisez *ou*.

Page 89, ligne 13, au lieu de *u*, lisez *n*.

Page 90, ligne 8, au lieu de *Bozdna*, lisez *Bezdna*.

Page 95, ligne 6, au lieu de *Slavak*, lisez *Slovak*.


UNIV.
OF
MICH.